EXTRAIT DU RECUEIL DES NOTICES ET MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE LA PROVINCE DE CONSTANTINE

LE
PALAIS DE CONSTANTINE

PAR L. FÉRAUD
Interprète de l'armée d'Afrique



CONSTANTINE
L. ARNOLET, Libraire-Éditeur, rue du Palais

ALGER
BASTIDE, Libraire-Éditeur
Place du Gouvernement

PARIS
CHALLAMEL, aîné, Éditeur
30, rue des Boulangers

1867

MONOGRAPHIE

DU

PALAIS DE CONSTANTINE

Peu de biographies présentent un plus vif intérêt, sont plus nourries de faits et renferment autant d'événements curieux et piquants que celle de El-Hadj-Ahmed, dernier bey de Constantine (1). Je n'aurais esquissé que d'une façon incomplète la vie de cet homme extraordinaire, si j'avais négligé de parler du palais dans lequel il fixa sa résidence.

De tous les monuments qui existent en Algérie c'est celui qui offre le plus d'attrait, sinon sous le rapport de l'antiquité et des souvenirs qui s'y rattachent, du moins, au point de vue de l'architecture barbaresque. Ce n'est pas qu'il soit d'un aspect imposant, d'un fini de détails et d'une parfaite harmonie dans son ensemble ; mais comparé aux autres résidences somptueuses de l'époque

(1) La monographie du palais est précédée d'une notice historique sur El-Hadj-Ahmed-Bey, dont je suis obligé d'ajourner la publication, afin de la rendre aussi complète que possible par des documents indigènes très-importants, dont la communication m'a été promise.

turque, il présente des proportions élégantes et grandioses : on y trouve tout ce que le goût de l'ostentation et du luxe algérien peuvent réunir de plus séduisant : c'est, en un mot, le type indélébile du genre, le modèle le plus achevé de l'architecture, appliquée à la fois et avec logique aux impérieuses nécessités des mœurs et du climat du pays.

Le rôle qu'à joué ce palais du temps des Turcs, s'il a changé depuis la domination française, n'en a pas moins toujours une grande importance. Le souvenir du bey El-Hadj-Ahmed, joint à son affectation actuelle, qui en fait la résidence des généraux commandant la province de Constantine, lui donne une sorte de consécration qui, aux yeux des populations indigènes, est un emblême du pouvoir.

Souvent les artistes et les voyageurs l'ont signalé comme l'un des plus beaux et des plus curieux monuments arabes qu'il soit possible de rencontrer en Algérie. Pour l'étranger, dont il a rassasié la curiosité, si ce n'est excité l'admiration, il a toujours été un but agréable de visite et d'étude ; mais il attend encore les honneurs d'une mise en lumière plus complète par un travail d'ensemble uniquement consacré à sa description. Le sujet est, certes, assez vaste et assez fécond pour mériter une attention spéciale.

Afin d'apprécier cet édifice au point de vue de l'art, il faudrait être du métier, c'est-à-dire architecte ou érudit. Or, comprenant tout ce qu'il me manque de connaissances techniques pour une semblable étude, à Dieu ne plaise que j'entreprenne de combler la lacune que j'ai signalée plus haut ; mon but est plus modeste, car,

tout en décrivant sommairement le palais, je n'ai d'autre prétention que de contribuer pour ma petite part à faire mieux connaître son origine et son histoire, trop peu scrutées jusqu'ici et, par suite, racontées d'une manière plus ou moins exacte.

Cet édifice offre un admirable coup-d'œil, aussi varié dans ses détails qu'original dans son ensemble; mais tout cela passe habituellement devant le visiteur comme autant d'images fugitives, faute de renseignements historiques qui en gravent le souvenir dans la mémoire. C'est surtout pour obvier à cet inconvénient, que j'ai essayé de coordonner tous les documents les plus certains qu'il m'a été donné de recueillir. Puissent d'autres les mieux compléter que moi!

Cette étude a, je crois, sa raison d'être dans un moment où, par suite de l'élargissement des voies publiques et de l'alignement des rues, le cachet primitif et pittoresque de la ville s'efface devant les empiétements plus utiles de la civilisation.

I.

En arrivant aujourd'hui sur la place dite du Palais, on aperçoit une lourde et sévère masse de maçonnerie qui blesse, au premier coup-d'œil, le regard le moins exercé. Rien n'annonce, rien ne dit que ce soit là un palais. Ces grands murs, en retraite les uns sur les autres, ressemblent plutôt à une clôture insipide de monastère ou de prison, qu'à l'enceinte d'un monument

majestueux. Ils rappellent les constructions d'une époque où chacun, étant forcé de se garder soi-même, se mettait à l'abri des coups de main et des efforts de la multitude.

Leur profil incorrect, leur ensemble inerte, s'élève à quinze mètres environ au-dessus du niveau de la place; en largeur, la façade n'a pas moins de 80 mètres de développement. Une toiture grisâtre, en tuiles creuses, hérissée de grotesques tuyaux de cheminées modernes, complète cet aspect singulièrement triste.

Toute la décoration de cette muraille se réduit à quelques fenêtres également modernes, irrégulèrement percées ça et là ; elle ne présente donc pas plus d'intérêt que la façade de la plus médiocre maison de la ville, et n'est guère propre à faire soupçonner ce qu'elle renferme de curieux.

On ne doit cependant pas s'arrêter devant ce masque froid et lugubre; il faut franchir le seuil du palais et pénétrer à l'intérieur. Là seulement se trouve le mérite réel et la véritable beauté de l'édifice. Le contraste est alors frappant, et l'on oublie rapidement ce que le dehors a de triste et de disgracieux.

Il est impossible, en effet, d'imaginer rien de plus original et en même temps de plus élégant. Le visiteur, pénétré d'un sentiment instinctif d'admiration, est saisi agréablement par le spectacle pittoresque et éblouissant qu'il a devant lui, et auquel il s'attendait si peu en traversant la place. Attiré de tous côtés à la fois, il passerait des heures entières à le considérer. L'œil s'égare dans cet ensemble merveilleux tout inondé d'air et de lumière ; cette infinité d'arcades aux colonnades si légères et si

bien détachées, est tellement magique, qu'il est difficile d'en donner une idée sans l'aide de la gravure.

Ce qui augmente surtout le charme de cette habitation, ce sont les jardins avec leurs grands arbres, dont les rameaux, dépassant le faîte des toitures latérales, couronnent le tout d'une voûte de feuillage et le remplissent de fraîcheur. Dans une ville comme Constantine, où l'ombre et la végétation sont si rares, de telles conditions doivent certainement paraître inappréciables.

Maintenant, voyez cet intérieur une nuit de fête, éclairez ces galeries par la lueur vacillante d'une infinité de lanternes vénitiennes, et ces parterres par une constellation de verres de couleur, dont l'éclat se jouera heureusement sur la surface miroitante du marbre, et vous aurez sous les yeux un spectacle féerique, rappelant la description des palais enchantés dans lesquels nous transportent les contes orientaux. On est entraîné, fasciné, ébloui ; les rayons de lumière, projetés çà et là à travers ces colonnades, produisent des fantaisies d'ombre et de clarté que la pensée n'imaginerait point, et qui se prêtent merveilleusement à l'illusion.

A coup sûr, nul de ceux qui, à certaines époques, ont assisté aux fêtes données au palais par les généraux commandant la province, n'oublieront ce prestige d'effets, ce parfum d'orient sous l'impression desquels l'esprit s'ouvre mille perspectives dorées et rêve des magnificences ineffables.

Horace Vernet, qui visita le palais en 1837, alors qu'à peine achevé, il brillait de tout son éclat, l'a caractérisé en quelques lignes :

« Figurez-vous, dit-il, une délicieuse décoration d'o-

péra, tout de marbre blanc et de peintures aux couleurs les plus vives, d'un goût charmant, des eaux coulant de fontaines ombragées d'orangers, de myrtes, etc., enfin un rêve des mille et une nuits. »

Cette riche habitation était bien digne de fixer l'attention de notre grand artiste ; nul mieux que lui n'en a donné une idée plus nette et plus saisissante.

Avant de décrire ce curieux monument, il convient de rapporter les faits qui se rattachent à son origine et la manière dont il fut exécuté. Mais disons, tout d'abord, que les matériaux qui nous ont servi à écrire cette notice, ont été recueillis sur place, dans le palais même, en faisant appel à la mémoire des contemporains et des ouvriers qui ont travaillé à sa construction. Nous avons interrogé aussi des individus qui, dans une position plus ou moins élevée, faisaient partie de l'entourage du bey, même des femmes ayant vécu dans son sérail ; tous ceux, enfin, qui pouvaient rappeler quelque souvenir utile. Qui doit, en effet, mieux connaître l'histoire du palais que ceux qui l'habitaient jadis ?

Un instinct de curiosité, m'a poussé à rechercher la trace des événements dont le palais a été le théâtre. Ces épisodes m'ont paru curieux et mériter d'être connus.

On me pardonnera, je l'espère, d'insister sur quelques scènes d'intérieur et sur des faits souvent très minutieux ; mais, la curiosité du présent a éveillé la curiosité du passé, et quand on écrit l'histoire, aucun détail n'est à dédaigner. N'est-ce pas, aussi, en pénétrant dans la vie intime des hommes, lorsqu'ils sont descendus de leur piédestal d'apparat, qu'on parvient à apprécier complètement leur vrai caractère? C'est ainsi que nous avons

pensé devoir procéder, pour achever de bien faire connaître la figure d'El-Hadj-Ahmed bey, l'une des plus caractéristiques de l'époque turque.

II.

Sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui le palais, existait, il y a une quarantaine d'années, un amas de maisons particulières accolées les unes aux autres, dans lesquelles on pénétrait par quelques ruelles étroites et tortueuses. La famille d'El-Hadj-Ahmed possédait, dans ce quartier, deux maisons contiguës : l'une d'elles est maintenant l'hôtel de la subdivision, l'autre est affectée au bureau topographique militaire. C'est dans la première, dite *Dar Oum en-Noun,* qu'est né le dernier bey.

La porte principale de ce domaine patrimonial était dans un impasse, dont le fond se voit encore aujourd'hui, formant comme un vestibule devant l'hôtel de la subdivision. Après avoir fait quelques zig-zags, cet impasse débouchait à peu près à hauteur de l'escalier qui descend maintenant devant l'église, où se trouvait alors une des principales rues de la ville. Il était fermé à sa sortie par une porte garnie d'épaisses plaques de fer, et s'appelait Derb El-Hadj-Ahmed, *Passage d'El-Hadj-Ahmed* (1), nom qui a servi plus tard, et par extension, à désigner le palais lui-même. Une autre petite porte

(1) Le mot *derb*, درب, signifie porte, passage, défilé. On l'emploie dans ce pays pour désigner une ruelle fermée par une porte.

ouvrait du côté nord, dans la ruelle où se trouve aujourd'hui la caserne de gendarmerie.

Vis à vis des deux maisons d'El-Hadj-Ahmed, se trouvait alors un vieux bâtiment dit *Dar el-Bechmat* ou *Dar el-Mouna,* ayant servi autrefois, ainsi que son nom arabe l'indique, à emmagasiner des approvisionnements destinés aux janissaires de la garnison. Cette masure, utilisée ensuite comme écurie, fut enfin abandonnée à la destruction. L'apathie ou même l'incurie de l'autorité locale, et la négligence traditionnelle des habitants, laissèrent s'y former une cloaque dont les émanations nauséabondes infectaient le quartier.

Tant qu'il exerça les fonctions de Kaïd el-Aouassi, El-Hadj-Ahmed mena une vie excessivement active au milieu des tribus dont l'administration lui était confiée. Nommé khalifa du bey en 1818, et obligé de fixer alors sa résidence à Constantine, il reconnut la nécessité de déblayer et d'assainir les abords de son habitation. Il demanda et obtint facilement la propriété de la ruine de *Dar el-Bechmat,* pour laquelle il donna en échange une petite maison qu'il possédait dans un autre quartier de la ville. La masure et l'amas de décombres qui touchaient à sa demeure furent rasés et déblayés rapidement. Sur leur emplacement, qu'il entoura de hautes et discrètes murailles, il planta des orangers apportés de Mila, et créa le jardin qui se voit actuellement à gauche, en entrant dans le palais (logement particulier des généraux).

Nommé bey de Constantine en 1826, El-Hadj-Ahmed s'installa à Dar el-bey, vaste bâtiment affecté à la résidence officielle des gouverneurs de la province de l'Est.

La majeure partie de sa famille et surtout sa mère, El-Hadja-Rekia, continuèrent cependant à habiter leur maison de Oum-en-Noun.

Les renseignements qui nous ont été fournis, nous mettent à même de faire remonter à cette époque la pensée, conçue par Ahmed bey, de se créer une demeure somptueuse. Pendant son pélerinage à la Mecque et son séjour en Egypte, il avait pu juger de l'effet séduisant des palais d'Orient ; du reste, son prédécesseur, Salah-Bey, avait déjà introduit le luxe de ce genre d'habitations à Constantine, où plusieurs monuments d'utilité publique et différents embellissements sont dus à sa munificence éclairée.

El-Hadj-Ahmed, à son tour, ne voulut rien épargner pour se créer un logis dont la splendeur fût pour lui un objet d'orgueil. De gré ou de force, il commença par se faire céder, à l'aide de ventes ou par voie d'échanges, plusieurs maisons voisines de Dar Oum-en-Noun, afin de donner plus d'extension à son domaine.

L'exemple suivant, peut démontrer les moyens de pression, les expédients odieux qu'il employa à cette occasion. Une vieille femme, née dans la maison qu'elle habitait et qui tenait à y finir ses jours, ne voulait s'en défaire à aucun prix. En présence de cette obstination, le bey la fit enfermer chez lui, dans une étroite prison, et la priva progressivement d'air et de lumière. Elle résista quelque temps, mais dut céder à la violence : un taleb complaisant rédigea une déclaration par laquelle la cession de l'immeuble convoité était consentie. La vieille, exténuée par des privations de tout genre, n'obtint sa liberté qu'en promettant de ne plus remettre les

pieds à Constantine. Elle fut conduite en Kabilie, où elle ne tarda pas à mourir de misère.

Un Génois, nommé Schiaffino, qui faisait à Bône un grand commerce d'exportation de grains, fut ensuite mandé à Constantine et chargé d'acheter, en Italie, les marbres et tout ce qui était nécessaire pour décorer une maison fastueuse.

Dès que tous ces objets eurent été débarqués à Bône, le bey mit à la disposition de Schiaffino les hommes et les mulets nécessaires pour leur transport.

Les colonnes et autres pièces de marbre étaient soigneusement emballées dans des caisses, auxquelles on adapta de longues perches formant comme une sorte de brancard que portaient des mulets. La crainte de mécontenter le bey était telle, que des populations entières marchèrent avec ce convoi, applanissant les passages difficiles, soutenant les charges pour éviter les cahots, et maintenant à une allure régulière la marche des mulets. Chose remarquable, c'est que, malgré la maladresse habituelle des indigènes, leur manque d'ensemble dans les moindres opérations, tous les matériaux parvinrent intacts à Constantine. Il n'y avait, à cette époque, aucune route tracée entre Bône et cette ville, et les indigènes ne disposaient d'autres moyens de transport que le dos des mulets ou des chameaux ; on doit juger par là de la difficulté que présentait une semblable opération, à travers un pays souvent montueux et d'une quarantaine de lieues de parcours. Il est vrai que de nombreux cavaliers surveillaient le convoi, cheminant à petites journées, et que la moindre négligence de la part des muletiers était punie à coups de bâton, avec la perspective d'encourir, en

arrivant, une punition encore plus sévère de la part du bey.

Schiaffino demanda des grains en paiement de ses fournitures : ces grains furent en effet livrés et embarqués à Bône pour Livourne.

Des ouvriers indigènes mirent immédiatement la main à l'œuvre, et, déjà, le péristyle qui entoure le jardin des orangers était presque achevé, quand le bey apprit que les habitants de Constantine, en tête desquels se trouvaient les propriétaires expropriés, avaient adressé une plainte au Pacha d'Alger.

Ses envahissements au détriment de ses voisins, la dure corvée exigée pour le transport des matériaux et l'énorme quantité de grains livrée à Schiaffino, peut-être même encore gratuitement, pour payer ses fournitures, avaient justement ému la population et soulevé dans les esprits une excitation qui se manifestait par une protestation énergique.

Husseïn Pacha ne tarda pas à adresser un blâme sévère au bey de Constantine, afin de prévenir désormais de pareils attentats ; El-Hadj-Ahmed répondit qu'il avait indemnisé les propriétaires dépossédés, en leur donnant de l'argent et même d'autres immeubles en échange; mais qu'il ferait droit à leurs plaintes, en leur restituant leurs biens. Le pacha accueillit cette justification, et la construction du palais projeté en resta là.

Mais El-Hadj-Ahmed bey, dont le caractère altier n'entendait souffrir dans sa province d'autre volonté que la sienne, conçut le plus vif ressentiment contre les plaignants et les poursuivit de sa haine. Considérant son projet comme ajourné seulement, il se promit bien

de prendre sa revanche et de leur faire, un jour, payer chèrement cette sorte d'insulte publique faite à son amour-propre.

En effet, une réaction terrible ne devait pas tarder à se produire. Nous avons vu qu'après la prise d'Alger, en 1830, El-Hadj-Ahmed, devenu maître absolu de la province, prit le titre de pacha. Animé plus que jamais de cette volonté qui ne connaît point d'obstacles, et usant alors d'un pouvoir sans contrôle et sans limites, il ne recula devant aucune considération pour réparer rapidement le temps perdu, et poursuivre avec une nouvelle vigueur sa manie de construire : il y revint avec une ardeur d'autant plus grande qu'il en avait fait une question d'amour-propre.

« Vous n'avez pas accepté les offres que je vous avais faites pour vous indemniser, dit-il, à ses voisins ; vous avez même eu la hardiesse de réclamer auprès du pacha ; aujourd'hui, je suis le maître absolu et je m'approprie vos maisons malgré vous ! »

La lutte était désormais impossible ; le fort triomphait du faible, il fallait déguerpir sans délai, se résigner et plier devant les caprices du despote. Immédiatement il rassembla des ouvriers, et, sans le moindre scrupule de conscience, fit démolir toutes les maisons qui entouraient son jardin, tant celles qui étaient propriétés particulières que celles constituées habous ou biens religieux des mosquées. Il s'empara de cette manière de 28 maisons, de 4 boutiques et d'un atelier de tisserand.

Ces actes isolés de violence, ces expropriations pour cause *d'utilité personnelle,* n'étaient que le prélude d'un autre système de spoliation encore plus barbare dont il sera bientôt parlé.

Quand les principales maisons eurent été rasées, et qu'il eut fait place nette, d'immenses travaux s'entreprirent aussitôt sur toute leur étendue, et ce palais que nous admirons aujourd'hui, dont la construction par des indigènes, eut certainement demandé les efforts de plusieurs générations, s'éleva comme par enchantement et se forma de toutes pièces, à l'aide de corvées de toute nature.

Les architectes du pays déployèrent le luxe le plus exquis de l'art oriental et toutes les richesses de leur imagination. Le kaïd ed-Dar-el-Bedjaouï, chargé spécialement de faire exécuter les conceptions de son maître, avait recruté les ouvriers qui, à Constantine ou dans le reste de la province, jouissaient d'une certaine réputation d'habileté. El-Hadj-el-Djabri, maçon de la ville, ainsi qu'un Kabile nommé el-Khettabi, qui, pendant longtemps, avaient exercé leur profession à Alexandrie et à Tunis, eurent la haute direction des travaux de leur art; les peintres, les menuisiers, charpentiers et autres étaient également des ouvriers indigènes. On fit seulement venir de Tunis quelques Juifs, qui se chargèrent de placer les carreaux de vitre, les glaces et la plupart des ouvrages de ferblanterie. Il est donc inexact que le palais ait été construit par des ouvriers italiens ainsi que l'ont écrit quelques voyageurs mal renseignés.

Les plâtriers, chauffourniers et briquetiers des environs furent mis à contribution. Les jardiniers du Hamma durent également fournir les roseaux nécessaires pour recouvrir les toitures. Quant aux planches et aux poutres, on les fit apporter des forêts de la Kabilie orientale et

de celles qui existent aux environs de Batna : on mit pour cela en réquisition toutes les bêtes de transport que l'on put faire ramasser.

Schiaffino expédia une seconde fois des marbres, des faïences vernies, des carreaux de vitre et des couleurs achetées à Livourne et à Tunis; mais, on ne tarda pas à s'apercevoir que, malgré ces envois successifs, les matériaux dont on disposait seraient insuffisants, car on n'avait pas calculé à l'avance le développement définitif qui serait donné à ces constructions.

Pour s'en procurer de nouveaux, le bey employa un moyen expéditif et surtout économique. Quel besoin avait-il donc de les faire venir de si loin et à si grands frais? Ne savait-il pas qu'il était le maître absolu du pays, et qu'il pouvait disposer, non seulement des biens, mais de la vie même de ses sujets? Ses satellites, hommes généralement peu scrupuleux, se chargèrent de le lui rappeler.

Tout ce que les principales habitations de Constantine possédaient de remarquable, comme marbres, colonnes, faïences, portes et fenêtres, fut extorqué dès lors pour la décoration du palais ; on fit du neuf avec du vieux et on lui donna ainsi, sans bourse délier, avec beaucoup de profusion unie à quelque peu de confusion, un luxe surpassant tout ce qu'on avait vu jusqu'alors : jamais non plus on n'avait vu d'exemple d'un pareil despotisme.

Afin de capter la faveur du maître, quelques individus que l'opinion publique a voués depuis à la réprobation, se constituèrent les exécuteurs passionnés de sa rapacité. Jetant journellement un nouvel aliment à l'avidité du bey, ils lui dénonçaient les lieux où existaient des objets rares ou de prix. Dès lors les choses allèrent à l'extrême.

— Ce fut un pillage, une mutilation organisée sur une vaste échelle, qui causa la ruine de plusieurs belles maisons de la ville ; de celles, entre autres, des familles Salah-Bey, Koutchouk-Ali, Oulad-Hasseïn et autres. El-Hadj-el-Djabri, chef des maçons, fut écrasé à la Kasbah par une galerie qui s'écroula sur lui, au moment où il en détachait maladroitement les colonnes servant de support. La maison de campagne de Salah-Bey, située sur les bords du Roumel, au-delà du pont d'Aumale, plus maltraitée qu'aucune autre, fut également dépouillée de la plupart des marbres, des briques émaillées et des objets de luxe qui faisaient son ornement. De ces provenances multiples, provient le disparate que l'on remarque dans les ornements du palais. Les Juifs de la ville recevant l'ordre de fournir gratuitement et dans un délai très-restreint, les nouvelles couleurs et les carreaux de vitre dont on avait encore besoin, durent se cotiser pour ne pas s'exposer à une charge plus lourde.

Le bey, semblable à ces antiquaires passionnés qui ramassent, entassent et collectionnent tout ce qui leur plaît, stimulait souvent par sa présence le zèle des ouvriers. Ses exigences devenaient de jour en jour plus nombreuses ; il trouvait à chaque instant que son palais était trop étroit, et, sans respecter la propriété d'autrui, faisait abattre un mur mitoyen pour y annexer un nouveau corps de logis.

On ne sait où il se serait arrêté, si les bruits de la première expédition contre Constantine, en 1836, ne l'eussent forcé de s'occuper à questions plus sérieuses, de songer à se défendre, bien plutôt que de satisfaire sa manie de bâtir. Les gens de Constantine disent naïvement que

si son règne se fut prolongé quelques années de plus, il aurait, dans son énivrement du despotisme, envahi la moitié de la ville, pour faire de nouvelles additions à son palais, et aurait arraché à l'autre moitié tout ce qui pouvait assouvir ses caprices. Il est difficile, en effet, en présence de cette rapacité instinctive, de déterminer quelle est l'extension qu'il aurait donnée à son habitation, car il bravait toutes les lois humaines, sans plus s'en soucier que si ces lois n'eussent jamais existé.

Quelques individus, — mais en petit nombre, — reçurent en argent la valeur de leurs maisons, ou bien, en échange, le don d'autres immeubles qu'El-Hadj Ahmed avait fait mettre sous le séquestre depuis qu'il portait le titre de pacha.

Plusieurs familles importantes du pays, telles que les Oulad Kara Ali, les Oulad Braham bey et autres, mises dans la nécessité de s'expatrier pour s'affranchir du despotisme sanguinaire d'El-Hadj-Ahmed, se réfugièrent à Alger, sous notre protection. Il n'en fallut pas davantage pour favoriser les spoliations, leur trouver un prétexte qui les légitimât en quelque sorte. Nous avons vu quelques pièces authentiques constatant ce fait et renfermant un passage conçu en ces termes :

« Un tel étant allé habiter parmi les Français, nos ennemis, ses propriétés ont été confisquées et nous donnons tel de leurs immeubles à tel autre individu, afin de l'indemniser de la maison que nous lui avons prise pour l'agrandissement de notre palais. (1) »

(1) Le nommé El-Hadj-Mohammed-Zemouri, ancien trésorier (khaznadji) du bey, m'a envoyé de Bône, où il s'est fixé, le renseignement suivant :

« Je ne pourrais vous préciser la somme d'argent qui a été dépensée pour la construction du palais ; mais je puis affirmer qu'il a coûté fort cher. Je ne

III.

Le périmètre du palais affecte, en plan, la forme d'un carré long, dont un des grands côtés fait face à la place actuelle et l'autre à la rue Desmoyen. Sa superficie est de 5,609 mètres. Ayant été édifié sur un terrain très en pente, on a dû le niveler, en bâtissant, à sa partie la plus basse, de solides constructions servant à la fois de caves ou d'écuries et de mur de soutènement contre la poussée des terres supérieures (façade de la rue Caraman).

Il renferme trois corps de logis principaux à un étage, séparés par deux jardins formant l'essence même de l'ancien harem du bey, et portant en eux le cachet de la destination qui lui avait été donnée.

Des murs élevés cachaient aux regards indiscrets ce nid mystérieux et solitaire, dont toutes les ouvertures étaient bardées de fer ou de grillages très-épais.

Les appartements distribués autour des galeries prenaient jour sur les cours et les jardins ; les fenêtres ouvrant au dehors étaient petites et peu nombreuses ; elles avaient l'aspect de créneaux ; on a dû les agrandir, depuis, pour avoir plus d'air et de clarté. L'ordonnance architectonique du rez-de-chaussée se reproduit à peu près exactement au premier étage.

crois pas mentir en disant que le bey a déboursé au moins un million et demi de piastres du pays.

» Les maîtres maçons et menuisiers recevaient, comme salaire, cinq piastres par jour. Les simples ouvriers en avaient une. C'est par mes soins qu'ils étaient payés à la fin de chaque semaine. »

Sauf quelques remaniements de détail, l'intérieur est encore aujourd'hui tel qu'il était quand le bey l'habitait; aussi est-il difficile de se retrouver dans ce labyrinthe d'appartements, de cours, de galeries et de jardins, lorsqu'on le visite pour la première fois. Les autres dépendances qui entourent le quadrilatère sont le résultat de besoins successifs.

L'aspect du monument révèle son histoire; on voit, au premier coup d'œil, qu'il n'a pas été exécuté d'un seul jet, d'après un plan arrêté d'avance et coordonnant le tout. Du reste, en considérant attentivement les murs, on reconnaît facilement les différentes reprises de travaux, les soudures qu'elles nécessitèrent, et la provenance diverse des matériaux employés. Chaque chef ouvrier exécuta séparément, et selon son inspiration, la portion de bâtiment dont on lui avait indiqué les dispositions générales, puis on joignit le tout plus ou moins heureusement. Mais si tous ces détails ne sont pas irréprochables, au point de vue du goût et de l'harmonie, on ne peut pas refuser d'y reconnaître un caractère, résultant essentiellement du caprice du hasard, qui constitue sa véritable originalité.

L'appareil de toutes ces constructions est, à la base, en pierres de taille provenant de ruines romaines, puis en maçonnerie entremêlée d'assises en briques, revêtues d'un enduit de chaux et sable. Les voussures des arcades des galeries sont également en briques.

Entre les deux principaux jardins, il existe un pavillon que les indigènes nomment le Kiosque (actuellement cabinet du général). Il se relie au reste de l'habitation par une triple rangée de colonnades. On reconnait là, sur-

tout, qu'il ne faut pas demander aux indigènes l'exactitude des proportions ; non-seulement les arcades qui surmontent les colonnades n'ont pas toutes le même développement, mais les piliers eux-mêmes ne sont point parallèles, c'est-à-dire ne correspondent pas les uns avec les autres : d'où l'on est porté à conclure que les architectes ont cherché à utiliser, en les raccordant, des piliers qui existaient déjà.

Les jardins, que sépare le kiosque, sont carrés et entourés d'une ceinture de portiques affectant la disposition d'un cloître. Ces portiques sont découpés avec une hardiesse et une légèreté merveilleuses ; de gros pans de mur portent sur le vide, bravant toutes les règles de la statique ; aussi ne comprend-on pas comment de si frêles appuis peuvent soutenir les galeries de l'étage supérieur. A chaque angle des carrés on a eu le soin cependant d'élever de solides piliers en maçonnerie, contre lesquels viennent s'arc-bouter les colonnades.

Comme dans la plupart des maisons mauresques, des tirants en bois sont horizontalement scellés entre chaque arcade, dans le double but de servir de lien aux deux retombées de l'arceau, et pour être utilisés au besoin comme supports de rideaux destinés à amortir l'éclat du jour.

Les arcades sont généralement ogivales et portent sur des colonnes monolithes en marbre blanc, de grandeurs inégales et d'une grande variété de formes. Les unes sont sveltes et élégantes, les autres trapues et massives ; on en observe de carrées, de rondes, de torses et d'octogones; leur diamètre varie de 15 à 25 centimètres, et leur hauteur a rarement plus de 2 m. 50. Ces colonnes, réparties un peu partout, sont au nombre de 266.

Les chapiteaux présentent un amalgame des styles les plus disparates et les plus incohérents. Quelques-uns, à feuillages et à grappes de fruits entre les tailloirs, rappellent, par leur galbe, le chapiteau corinthien. D'autres appartiennent à l'ordre Toscan ou Gréco-byzantin. Beaucoup sont médiocrement sculptés ou à peine ébauchés ; on a même utilisé de simples cônes tronqués, seulement dégrossis, et n'ayant qu'un croissant en saillie pour tout ornement.

Pour éviter l'humidité, on a élevé le sol des galeries circulaires à plus d'un mètre au-dessus du niveau des jardins. Quant au sol même de toutes ces galeries, il est recouvert d'un dallage en marbre blanc.

Les murailles latérales sont garnies jusqu'à hauteur d'homme, d'un revêtement en faïences vernies de différentes couleurs et de toute provenance, dont l'ajustement forme des dessins de fleurs s'entrelaçant ou des mosaïques d'un très-bel effet. Je suis persuadé qu'un antiquaire trouverait dans le palais des échantillons fort curieux de carreaux émaillés de fabrique ancienne et pourrait y faire d'intéressantes études sur l'art céramique.

Les dalles du sol et les faïences du pourtour s'agencent admirablement et contribuent à entretenir une fraîcheur agréable. On voit que cette condition de température, si appréciée en Algérie à l'époque des chaleurs tropicales, avait été recherchée avec grand soin.

Au-dessus des faïences et servant de bordure, règne un cordon en plâtre, qui se développe en ruban et court dans tous les sens, dessinant en relief les contours des fenêtres et quelquefois même des portes. Entre cette sorte de corniche et le haut du mur, touchant le plafond,

l'œil est attiré par des peintures à grands ramages de fleurs et de fruits entremêlés, aux couleurs éclatantes et variées. De distance en distance, on voit une série de tableaux, d'une originalité toute particulière, qui ont pour sujet des vues grotesques de villes, de forteresses et de vaisseaux.

L'encadrement, tout contre les ais du plafond, est représenté par l'image de draperies zébrées de bleu, de rouge et de jaune, que retiennent des cordons à gros glands.

L'artiste semble avoir voulu imiter un rideau, soulevé avec intention, pour laisser jouir les spectateurs de la vue de toutes ces merveilles de peinture. Mais ces fresques, hâtons-nous de le dire, ne peuvent être regardées qu'à distance : d'une exécution qui témoigne de l'imperfection de l'art chez les indigènes, elles sont en outre fortement empreintes d'un caractère barbare. Elles rappellent celles des enfants : même rudesse, même oubli de proportions et de perspective. Mais, quelle que soit leur bizarrerie ou leur médiocrité, on ne peut disconvenir, cependant, que l'effet général n'en soit agréable à l'œil.

Malheureusement, ces chefs-d'œuvre de la peinture algérienne commencent à être dévorés par l'humidité et à s'écailler considérablement pendant les chaleurs de l'été. Nous en parlerons tout à l'heure plus en détail, et, à ce sujet, il ne sera pas inutile de dissiper ce que j'appellerai une fable de touriste fort répandue, et qui ne tendrait à rien moins, qu'à les attribuer à un malheureux esclave chrétien.

Après six années de travaux consécutifs, c'est-à-dire vers 1835, tous les bâtiments qui composent aujourd'hui

le palais proprement dit, étaient à peu près achevés et couverts de peintures. El-Hadj-Ahmed, fier de son œuvre, voulut la faire admirer à ses sujets et jouir de leur surprise. Quand les femmes eurent été reléguées dans les appartements les plus reculés, on ouvrit au public les portes du palais.

Toutes les galeries étaient splendidement illuminées, on s'y promenait librement, on s'y reposait sur des tapis ; du café, des gâteaux et des sorbets étaient distribués à tout venant ; des musiciens, placés par groupes dans les cours et les jardins, faisaient entendre alternativement leurs symphonies. Cette fête, présidée par le bey et par les hauts dignitaires de son gouvernement, dura trois jours et trois nuits. Mais ce fut la seule fois que des étrangers mirent le pied dans le harem, et furent admis sans distinction à le visiter.

Après la prise de la ville, en 1837, les Constantinois professaient encore pour ce lieu un respect qui allait jusqu'à la superstition. Les personnages les plus influents, dit M. le docteur Baudens, s'efforçaient de nous faire partager ce culte bizarre. Ils nous détournaient de pénétrer dans le palais, persuadés que la colère céleste ne tarderait pas à châtier les profanateurs.

IV.

Passant de l'ensemble aux détails, nous allons mainnant parcourir l'édifice et essayer de décrire tout ce qui mérite d'être signalé. Mais, afin de rompre la monotonie

que présentent ordinairement les descriptions de cette nature, nous aurons le soin de raconter les épisodes dont chaque partie que nous visiterons aura été le théâtre ; on verra que ce palais est peuplé de souvenirs, d'une époque relativement toute récente, il est vrai, mais qui n'en sont pas moins dignes d'intérêt.

Aux renseignements que j'ai pris moi-même sur place, en interrogeant des personnes initiées aux mystères du harem d'El-Hadj Ahmed, je joindrai plusieurs faits authentiques, que j'ai eu la bonne fortune de trouver dans une ancienne brochure, publié par M. le docteur Baudens, médecin en chef de l'armée expéditionnaire, en 1837 (1). Je relaterai également une série d'anecdotes curieuses, dues à la plume féconde de M. Félix Mornand (2), d'après les récits d'Aïcha, favorite du bey, dont nous aurons souvent l'occasion de parler.

Tous ces renseignements, dont il m'a été facile de vérifier l'exactitude, ne sauraient mieux trouver leur place que dans cette monographie, et j'ose espérer que les écrivains nommés plus haut ne me sauront pas mauvais gré d'avoir mis leurs travaux à contribution, en y puisant des documents utiles.

Les démolitions exécutées depuis une quinzaine d'années pour l'agrandissement de la place ont fait perdre au palais une grande partie de ses dépendances. Au moment de notre arrivée à Constantine, plusieurs corps de logis masquaient presque entièrement la façade actuelle et atténuaient un peu sa lourdeur et sa rigidité.

La porte d'entrée principale du Derb se trouvait alors,

(1) Relation de l'expédition de Constantine, par le docteur Baudens, 1838.
(2) El-Hadj Ahmed bey, par M. Félix Mornand, Revue de Paris, 1844.

ainsi que nous l'avons déjà dit, à hauteur de l'escalier qui aboutit actuellement de la place à l'église. — Après avoir franchi cette porte, on pénétrait dans une ruelle mal pavée et encadrée par plusieurs maisons de médiocre tenue servant au logement des mameluks préposés à la garde du bey, des nègres, ses esclaves, et d'une foule d'autres serviteurs des deux sexes, dont le kaïd Driba, sorte de majordome, avait la haute surveillance. La vie des beys était une existence d'alarmes perpétuelles. Ils n'avaient de valeur politique et de sécurité personnelle qu'autant qu'ils étaient entourés d'un personnel de gardes et de serviteurs suffisamment nombreux pour les rendre respectables.

Un couloir à droite conduisait à la mahakma, salle d'audience, où le bey recevait les dignitaires et les plaignants.

A gauche, la ruelle tournait à angle droit, et aboutissait à Dar oum en-Noun, dans laquelle habitaient la mère et les quatre femmes légitimes du bey.

En face du point où les deux passages dont nous venons de parler, se bifurquaient, existait la porte qui aujourd'hui encore donne accès au palais. C'était l'entrée du harem. Cette porte n'a rien de monumental; elle est encadrée d'un chambranle et d'une corniche cintrée en marbre, que surmonte un fronton à écusson dans le genre italien, sans nulle inscription. Elle donne accès dans un vestibule, qui a lui-même deux portes à peu près parallèles, ouvrant dans les cours intérieures.

La première cour, dans laquelle on entre après avoir traversé ce vestibule, se lie de trois côtés différents aux autres cours, par la suppression, dans la longueur des

lignes communes, des murs de séparation, qui sont remplacés par des colonnades; d'un point de vue central et par les échappées, qui sont ménagées d'une cour à l'autre, l'œil peut, suivant différentes directions, rencontrer dans un même plan trois ou quatre colonnades de file.

Les trois cours principales portent aujourd'hui des dénominations, indiquant leur affectation : celle du logement des généraux commandant la province, des bureaux de l'état-major et de la direction du Génie. Ces différentes désignations serviront à nous reconnaître au milieu de ce dédale de constructions et de cette forêt de colonnades.

Je vais, maintenant, entraîner le visiteur à ma suite, et lui faire parcourir le pavillon du commandant de la province, qui, en entrant, se présente d'abord devant nous.

A gauche, se voit le logement dit des généraux inspecteurs. Il a trois entrées sur les galeries qui entourent les jardins. Ses portes, couvertes de sculptures dans le genre oriental, méritent de fixer l'attention. Mais, comme il serait fastidieux de décrire la forme et les ornements de chacune de celles devant lesquelles nous passerons, nous allons, dès à présent, dire quelques mots à leur sujet :

S'étant arrogé la faculté de prendre à autrui tout ce qui lui convenait, le bey put faire son choix à loisir, et n'employer que ce qu'il y avait de mieux. De cette manière, il amassa dans son palais les échantillons les plus curieux et les plus riches de la menuiserie et de la sculp-

ture indigènes (1). On y remarque des panneaux en vieux chêne ou en cèdre, ajustés avec art les uns aux autres, et que relèvent des arabesques assez bien fouillées, s'enchevêtrant avec beaucoup de goût, et offrant des motifs d'ornement que nos artistes ne dédaigneraient certainement pas. Ce sont autant de travaux de patience, qui ont dû être payés très cher par leur véritable propriétaire. D'autres portes sont formées par une série de petites plaques carrées, toujours en chêne ou en cèdre, contenant des rosaces élégantes ou des losanges disposés alternativement en échiquier. Des baguettes en cèdre couvertes de vives couleurs, vert, rouge ou jaune, circonscrivent les sculptures et les rehaussent encore davantage. Quelques portes sont ornées de moulures peintes, jadis, vert et or, d'un très bel effet. Les chambranles, en rapport avec le reste, forment un encadrement festonné et ogival, très gracieusement découpé.

Ces portes sont généralement à un ou deux battants, fortes et massives ; des verrous en bois, d'un agencement très-original, les ferment intérieurement. Ce qui est surtout curieux, ce sont les serrures des chambres affectées au logement des femmes : par un raffinement de prévoyance, on y avait adapté un timbre très-vibrant qui résonnait à la moindre rotation de la clef, de manière à signaler au jaloux satrape l'étranger téméraire qui aurait tenté de pénétrer dans le gynécée... Où les précautions allaient-elles se nicher ?

(1) Un nommé El-Biskri, dont le dévouement pour El-Hadj Ahmed bey ne faillit pas jusqu'au dernier moment, possédait à Constantine la maison où loge actuellement l'Intendant divisionnaire. Le bey voulant, dit-on, récompenser sa fidélité, lui fit cadeau des belles portes sculptées et des autres objets de prix qui ornent encore cette maison.

Chaque soir, les logements des femmes étaient donc cadenacés et verrouillés avec soin ; à partir de ce moment, tout devait être immobile et silencieux dans le palais ; néanmoins, pour plus de sûreté, on lâchait encore une demi-douzaine d'énormes dogues qui, toute la nuit, vaguaient dans les galeries et les jardins

Cette digression nous a quelque peu écarté de notre sujet, mais elle nous y ramène naturellement.

Le pavillon dit des généraux inspecteurs, divisé aujourd'hui en trois pièces, n'était autrefois qu'une vaste chambre carrée avec trois portes ouvrant chacune sur une galerie différente ; le quatrième côté, étant adossé au grand mur d'enceinte, n'avait point d'ouverture sur l'extérieur. Ce pavillon prenait jour par cinq fenêtres garnies de forts treillages en fer. C'était le logement de Fetouma, jeune esclave noire, que le bey chérissait beaucoup, et dont il eut un enfant. Khedidja, fille du caïd des Haracta, l'une des premières femmes légitimes d'El-Hadj Ahmed, outrée de l'abandon où celui-ci la laissait, tandis que Fetouma était l'objet de ses préférences marquées, s'en plaignait amèrement, et un jour elle lui reprocha, dans un accès de jalousie, d'être l'époux d'une négresse. A ces mots, le bey furieux, se précipita sur elle et lui porta dans le bas ventre un coup de pied, dont elle mourut après avoir langui quelque temps dans l'état le plus misérable.

En face de nous s'ouvre maintenant la galerie, à triple rangée de colonnes, qui s'étend devant le kiosque du bey, actuellement cabinet du commandant de la province et de ses aides de camp. Une balustrade en bois peint, très artistement découpée, la ferme du côté des jardins.

Au point de vue de l'effet pittoresque, on peut dire que cette galerie est habilement conçue ; non pas que nous prétendions qu'elle soit faite avec régularité, mais elle est fort appréciée en toute saison comme promenoir. Elle a l'avantage d'offrir à l'air libre un moyen rapide de circulation et de dégagement. C'est par elle que l'on pénètre dans le logement particulier des généraux et les salons destinés aux réceptions officielles.

Nulle part les architectes n'ont déployé plus d'art et plus de soin ; c'est que le kiosque, bâtiment capital de l'édifice, était le logement de prédilection d'El-Hadj Ahmed. De magnifiques colonnes en marbre, octogonales jusqu'à un mètre du sol, puis s'élevant en spirale jusqu'au chapiteau, soutiennent les trois rangées d'arcades qui forment trois nefs devant le kiosque. Leurs chapiteaux offrent sur leurs corbeilles des ornements assez bien fouillés, de manière à faire valoir les oppositions d'ombre et de lumière. Comme dans tout le reste de l'édifice, aussi bien dans les galeries que dans les appartements, les plafonds sont en planches enluminées de couleurs, simulant de longues bandes, alternativement rouges, vertes ou jaunes, qui s'harmonient très-bien avec le style architectural.

Une vasque avec jet d'eau se voyait autrefois devant l'entrée du kiosque, au milieu de la galerie. Elle donnait trop d'humidité, et on a dû la transporter, pour cette raison, dans le jardin des orangers où nous la retrouverons.

Le kiosque, dans lequel nous pénétrerons, est une vaste pièce de 14 mètres de long sur 6 de large, coupée maintenant par des cloisons qui séparent le cabinet de

travail du général de celui de ses aides de camp ; elle prend jour presque à ras du sol par quatre grandes fenêtres, sur chacun de ses grands côtés, et par deux sur les autres. Ces ouvertures, garnies de barreaux de fer à l'extérieur, ont, en dedans, des volets à double ventail, dont la surface est plaquée de petits miroirs carrés, d'un effet charmant.

La position centrale et isolée du kiosque et les douze fenêtres qui le perçaient à jour comme une lanterne, faisaient de ce point une sorte d'observatoire d'où le bey pouvait, d'un seul regard, voir tout ce qui se passait dans son harem. Cette disposition rappelle celle de l'intérieur de nos grandes prisons, dont toutes les cellules peuvent être surveillées par un même gardien. Cinq arcades, soutenues par quatre belles colonnes en marbre, sont disposées dans le sens de la longueur de la pièce. Tous les murs sont recouverts de peintures aux couleurs vives, et les parties pleines entre les fenêtres garnies de carreaux de porcelaine. Le koubou, ou sorte d'alcôve, que l'on rencontre dans presque toutes les grandes chambres du palais, est orné de colonnettes très gracieuses également en marbre ; le koubou est lui-même percé de trois autres fenêtres sur ses côtés.

Dans le compartiment servant de vestibule au cabinet du général, on voit une plaque de marbre, ornée d'une inscription arabe. Le graveur a eu le soin de couler du plomb dans le creux des lettres et des fioritures, de manière à leur donner une teinte noirâtre, pour les faire ressortir sur le marbre avec plus de vigueur. Cette inscription, dont nous allons donner le texte et la traduction, est la dédicace de la mosquée de Souk-el-Rezel,

l'église actuelle, sous la place du palais, édifiée en 1143 (de J.-C. 1730). M. Cherbonneau l'a déjà fait connaître, en l'accompagnant de renseignements historiques fort intéressants, dans une notice publiée en 1854 (1). Elle était déposée dans une chambre du palais, où elle s'était déjà brisée ; on a eu la bonne pensée d'en rajuster les morceaux, et de les sceller dans un mur pour les préserver, précaution que l'on ne peut qu'approuver.

* بسم الله الرحمن الرحيم صلى الله على
سيدنا محمد * فى بيوت اذن الله ان ترفع
و يذكر فيها اسمه يسبح له فيها بالغدو
والاصال *

غرف المحامد ام قصور تعبّد ام جنّة الرضوان
للمتهجّد
ام جامع جمع المحاسن وانثنت فى جيد
منشيه اعزّ مقلّد
بيت يقام بها عماد الدين فى ظلّ امتثال
للاله الاوحد

(1) Voir Annuaire archéologique 1854-1855, page 102.

كالشمس الآنّ تلك الى الافول هذه فى
البرّ ذات تخلّد

وسعت بما وسعت يدا حسين ضا حكة بما
للراكعين السجد

يرجوا بها مَن يسبل الستر المذال على العصاة
اذا اتوه فى غد

يا خير من يرجى لكلّ مؤمّل نوله فى الدارين
اسعد مقصد

وليئن تسل تاريخه فاتى به بـاى الزمان
حسين ابن محمّد ❋ ١١٤٣ ❋

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Que la
» prière soit sur notre seigneur Mohammed !

» Dans des édifices que Dieu a permis d'élever, et
» dans lesquels son nom est répété, on chante ses
» louanges matin et soir. *(Koran, chapitre de la*
» *lumière, Sourat-en nour,* XXIV. vers. 36*).* »

« Salles décorées par les prodiges de l'art, êtes-vous
des palais consacrés au culte, ou bien le paradis de
la grâce divine au sein duquel reposent les justes ?
» Ou bien êtes-vous un temple de bonnes œuvres,

dont l'éclat est rehaussé par la gloire de son illustre fondateur?

» C'est un édifice où sont dressées les colonnes de la religion, à l'ombre de l'observance des commandements de Dieu unique.

» Il est pareil au soleil ; mais cet astre est destiné à perdre sa splendeur chaque soir, tandis que lui conservera éternellement son caractère sacré.

» Sa vaste nef, érigée par la main de HUCEÏN, s'ouvre riante devant les humbles dévots.

» Le fondateur espère obtenir sa grâce de celui qui laissera tomber demain sur les pécheurs le voile de sa miséricorde.

» O toi, sublime bonté, à qui ne s'adressent jamais en vain les espérances des mortels, daigne combler ses vœux dans cette vie et dans l'autre.

» Si tu veux apprendre, ô lecteur, la date de la construction, elle est contenue dans ces mots : *Le Bey du siècle Huceïn-ben-Mohammed,* (c'est-à-dire 1143 (de J.-C. 1730). »

L'ameublement de la chambre du bey n'avait rien de ce qui, chez les Européens, constitue le bien-être ; on n'y remarquait aucune superfluité.—C'était le confortable arabe dans toute sa simplicité. La description de cet intérieur peut donner une idée du goût qui présidait à l'appropriation des autres appartements du palais. De grands et moelleux tapis à longs poils couvraient le sol dans tous les sens. Le bey s'y tenait allongé ou assis à la turque pendant la journée ; le soir, des négresses lui apportaient des matelas, des couvertes et des coussins, sur lesquels il dormait. Autour du kiosque, on voyait quelques glaces

et des armes de luxe suspendues à des étagères. Des coffres ou bahuts à têtes de clous en cuivre, disposés le long des murs, contenaient de l'argent, quelques papiers et des vêtements. On y voyait aussi des meïda ou tables rondes, à pieds très-courts, sur lesquelles on servait le repas du bey quand, par hasard, il se décidait à le prendre dans son harem. D'habitude, il mangeait chez sa mère, et sa méfiance de tout ce qui l'entourait était telle, qu'il ne touchait qu'à ce qui lui était offert par elle ou par son eunuque Merzoug. Dans cette chambre, il n'y avait aucune cheminée; en hiver, on se bornait à y déposer un réchaud contenant de la braise.

Pendant l'épidémie de choléra qui, en 1835, causa de si grands ravages à Constantine, El-Hadj Ahmed reçut là les soins empressés de sa mère. En cette circonstance, El-Hadja Rekia, veillant nuit et jour sur lui, ne se borna pas à lui rendre la santé ; elle eût encore l'énergie de faire avorter un complot ourdi dans le but de l'assassiner.

A quelques pas du kiosque, dans un angle obscur au fond de la galerie, existe une petite chambre servant actuellement de poste aux mokahli de garde au palais, où se tenait, à portée de la voix de son maître, l'eunuque nègre chargé d'apporter le café, dont le bey faisait en fumant une consommation extraordinaire. La porte qui ferme ce réduit est un chef-d'œuvre de menuiserie; les panneaux sont en bois de noyer, sculptés avec un art infini, figurant des rosaces et des feuillages aux courbes gracieuses. Un écusson, également en noyer, ajusté à la partie supérieure des panneaux, contient l'inscription suivante gravée en relief en beaux caractères arabes.

بسم الله الرحمن الرحيم
لمالكه السعادة والسلامة
وطول العمر ما سجعت حمامة
وعز لا يخالطه هوان
وافراح الى يوم القيامة

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux. — Pour le maître de ce palais, paix et félicité, une vie qui se prolonge tant que roucoulera la colombe, une gloire exempte d'avanies, et des joies sans fin jusqu'au jour de la résurrection. »

Au-dessous de l'écusson et y attenant, on voit la trace d'un ornement de forme semi-ovoïde qui a été enlevé d'un coup de ciseau. Sa surface portait autrefois le millésime 1186, correspondant à l'année 1772, époque où Salah bey fit embellir la maison qu'il possédait dans le quartier de Sidi el-Kettani. L'inscription ci-dessus n'est donc point, comme l'ont supposé quelques personnes, la dédicace du palais. El-Hadj Ahmed ayant enlevé cette porte de la place qu'elle occupait primitivement, en fit effacer le millésime qui aurait pu indiquer sa provenance. Une particularité digne de remarque, c'est qu'on ne trouve dans l'édifice aucune inscription commémorative rappelant la date de sa construction. Le nom de son fondateur, El-Hadj Ahmed bey, n'y figure même nulle part. Serait-ce un oubli ? Je crois plutôt que le bey, qui ne jouit qu'un instant de son œuvre, n'eut pas le temps de songer à la consacrer. Se

croyant alors hors des atteintes des revers de la fortune, il était loin de prévoir que son palais, ses femmes et sa puissance même s'échapperaient un jour de ses mains pour passer à d'autres, et surtout dans celles des chrétiens.

A côté de la chambre du cafetier est une porte de communication pour pénétrer dans la cour dite du Génie. Nous y reviendrons plus tard, et, pour le moment, nous continuerons notre promenade dans la cour du général.

Repassant près du kiosque, nous avons devant nous une longue galerie à double colonnade. Ici encore l'éclat des couleurs prête sa magie aux lignes gracieuses des constructions. Les murs, sur lesquels se détachent les ogives, et l'épaisseur même des cintres, sont vivement enluminés en rouge ou en vert. De grandes lanternes aux formes bizarres et également couvertes de couleurs tranchantes, sont suspendues entre chaque arceau. Autrefois un certain nombre de négresses étaient chargées de l'entretien de ces lanternes. On en voyait, alors, à peu près à chaqne arcade. Les tribus kabiles fournissaient l'huile nécessaire à ce luxe d'éclairage, et pendant que les rues de la ville étaient plongées dans l'obscurité la plus complète, le palais resplendissait comme en un jour de fête.

La première chambre que nous trouvons dans la galerie est celle dite salle des Conférences ou des Commissions. On a dû la percer de grandes fenêtres et la garnir d'une porte vitrée pour lui donner plus de clarté. Elle est large plutôt que longue ; deux colonnes torses, d'une légèreté remarquable, soutiennent les trois arceaux attenants au plafond. Cette chambre était affectée au logement des femmes du harem.

A quelques pas plus loin, on se trouve devant une grande porte qui actuellement donne accès dans une cour où sont les écuries du général. Il y avait là autrefois plusieurs chambres habitées par les négresses chargées du service du palais.

Nous arrivons enfin au bout de la galerie, devant un escalier en marbre par lequel on monte à l'étage supérieur. Mais, avant de faire notre ascension, nous avons à voir encore trois pièces ouvrant et prenant jour sur la galerie du rez-de-chaussée. L'une d'elles est très-grande, mais sans ornementation ; ses murs étaient simplement blanchis à la chaux. C'était encore un logement pour les femmes.

Depuis que nous parcourons les appartements intérieurs du palais, nous avons souvent parlé des femmes qui peuplaient le harem et des négresses chargées du service, sans être entré dans aucun détail sur tout ce personnel féminin. Il est temps, je crois, d'entretenir le lecteur d'un sujet qui, sans nul doute, a déjà éveillé sa curiosité au plus haut degré. Que de souvenirs à la fois intéressants et terribles n'allons-nous pas retracer en l'initiant à la vie intime d'El-Hadj Ahmed, qui fut le digne représentant d'un siècle, ou plutôt d'un pays où régnait la force brutale, et où la vie des hommes ne comptait pour rien ! Ce souverain passa maître en violences de tout genre : en dévalisant et pillant les maisons de ses sujets, il embellit son palais ; en enlevant leurs filles et leurs femmes, il peupla son harem. Ces faits caractéristiques nous édifient pleinement sur son mépris de la propriété et en disent plus que toutes autres réflexions.

Les quatre épouses légitimes que lui accordait la loi

musulmane et les esclaves achetées parfois très-cher à Tunis, ou même à Alexandrie, n'avaient pu satisfaire ses passions sensuelles toujours inassouvies. Les femmes ou les filles dont la beauté lui était signalée étaient arrachées de chez elles et conduites au lieu de ses débauches. C'est ainsi qu'il déshonora les familles les plus respectables du pays et qu'il s'aliéna l'affection de ses sujets. Du reste, lorsque le chef s'abandonnait, sans réserve et sans pudeur, à ses instincts effrénés, il est facile de pressentir à quels excès, à quels déréglements odieux devaient se livrer ceux qui étaient appelés à exécuter ses ordres : leurs défauts se développaient indubitablement par le spectacle des propres défauts du maître.

Le bey, en sortant de Constantine, quelque temps avant le siége, n'avait emmené avec lui que ses femmes légitimes ; toutes les autres, qui composaient le sérail, étaient restées au harem, et avec elles, par conséquent, tous les tissus et autres objets d'approvisionnement destinés à leur usage ; les magasins du palais en regorgeaient, et de là provenaient, pour le dire en passant, les belles couvertures de laine et autres effets de literie qui furent d'un si grand secours aux nombreux brûlés et aux autres blessés de l'armée expéditionnaire.

Le palais ou sérail, que nous visitâmes deux ou trois jours après notre entrée dans la ville (1), était une vaste maison mauresque ouvrant dans l'intérieur du palais ; les appartements en étaient généralement sombres, et la plu-

(1) M. Carette.

part communiquaient les uns dans les autres. Leur ameublement, loin d'être somptueux, était fort simple ; il consistait surtout en tapis, matelas, coussins et bahuts (1).

Le personnel se composait de plusieurs centaines de femmes (2), de tous les âges et de toutes les couleurs, depuis celle de la négresse jusqu'à celle de la Géorgienne ou de la Circassienne. Cette bigarrure de couleurs n'était pas ce qui flattait le plus les yeux ; ils en étaient, au contraire, très-désagréablement affectés. Aucune figure riante ou seulement quelque peu gracieuse n'apparaissait dans cette agglomération féminine ; mais cela tenait, sans doute, aux événements qui venaient de s'accomplir, ainsi qu'aux inquiétudes qui devaient s'ensuivre au sérail. En effet, quel était le sort réservé à ses habitantes ? C'était ce que chacune devait se demander. Bon nombre d'elles avaient des enfants, ce qui n'ajoutait pas du tout à la propreté des appartements, dont aucun ne sentait la rose : tous, au contraire, laissaient monter au nez d'assez mauvaises odeurs, malgré les parfums qu'on y brûlait sans cesse.

Toutes ces femmes logeaient séparément et ne pouvaient communiquer entre elles. En revanche, le soir, El-Hadj Ahmed se plaisait à les réunir autour de lui, dans les jardins de son palais, et à devenir le point de mire des craintives agaceries par lesquelles elles s'efforçaient d'éclaircir son front soucieux. Quelquefois il se déridait au point de rire, de plaisanter et de jouer avec elles, à

(1) Sorte de malles, en bois de cyprès (bois choisi pour cette destination à cause de son odeur), dans lesquelles les indigènes mettent tous leurs effets de corps ; ils s'en servent, en un mot, comme nous de nos armoires.

(2) Elles étaient au nombre de 385, — au moment de la prise de la ville.

peu près à la façon d'un chat qui fait patte de velours avec une troupe de souris. Heureuses, les pauvrettes, quand la griffe, dont chacun redoutait l'atteinte, ne venait pas subitement faire couler le sang et les larmes ! Dans ses accès de bonne humeur, Ahmed se montrait galant, empressé ; il faisait servir le café, envoyait chercher des danseuses et improvisait une sorte de fête qui rompait pour quelques instants la monotonie du harem. Celles de ses femmes qu'il honoraît de ses préférences étaient comblées par lui de riches présents ; mais, à part ces libéralités, leur privilége ambitionné de favorites ne les rendait pas plus heureuses que leurs compagnes ; car, au moindre sujet de plainte, il les frappait sans pitié.

Deux ou trois fois par mois, le bey faisait sortir tout le personnel du sérail pour en passer la revue, comme un colonel passe la revue de son régiment. A cet effet, les femmes se posaient sur deux rangs, que le bey traversait, s'arrêtant plus ou moins auprès de chaque femme pour s'assurer de son état de santé et de ses besoins personnels. Cette inspection, qu'accompagnait la Kaïd en-Nsa, kaïd des femmes, sorte de matrone toute puissante dans le harem, était toujours suivie d'une distribution de remèdes, de vêtements, d'objets de toilette et de divers cosmétiques, tels que parfums, essences, poudre d'antimoine et de henné.

Au nombre des femmes du harem, se trouvait Aïcha, qui, depuis la prise de Constantine, a acquis une certaine célébrité. Elle était grande et belle, et semblait avoir de 20 à 24 ans; ses cheveux, d'un noir d'ébène, descendaient en bandeaux sur ses joues fraîches et roses ; les traits de son visage, sans être parfaitement réguliers,

étaient d'une exquise finesse et d'un charme infini. Joignez à cela de grands yeux bruns que des cils longs et soyeux voilaient comme d'une gaze transparente et d'où s'échappait un regard à la fois impérieux et caressant. La physionomie d'Aïcha, même lorsqu'elle exprimait l'effroi ou la prière, restait digne et imposante. Ahmed avait distingué cette femme, et les autres esclaves lui obéissaient comme à une reine ; elle marchait l'égale de l'eunuque auquel le bey avait confié la garde du sérail. Depuis, elle s'est faite chrétienne et a épousé un Français. Son baptême et son mariage s'accomplirent à Alger, au couvent du Sacré-Cœur de la baronne de Vialar, où elle avait été recueillie à son arrivée de Constantine. Elle eut pour parrain l'Évêque d'Alger, alors Mgr Dupuch, et pour marraine une dame de Bordeaux.

Aïcha ignorait son origine; elle se rappelait seulement qu'elle avait été prise fort jeune sur les côtes d'Italie, elle et son frère (1). C'est elle qui a raconté tous les détails d'intérieur qui vont suivre. Ahmed, dont elle fut la favorite, fut constamment pour elle un objet d'effroi. Non-seulement elle fut souvent maltraitée par lui; mais elle avait à lui reprocher le meurtre de son frère, enlevé, comme elle, par des pirates barbaresques qui avaient massacré sa famille. Ce jeune homme, tandis que sa sœur était exposée à Alexandrie au bazar des esclaves, où elle fut achetée pour le bey de Constantine, avait été conduit à Alger et là, incorporé dans la milice turque. Après la conquête française, il fut du nombre des soldats de Husseïn-Dey qui suivirent Ahmed dans la capitale de son beylik (2).

(1) M. Carette.

(2) M. F. Mornand.

Arrivé à Constantine, il apprit d'un renégat italien établi dans cette ville que sa sœur, dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis le jour de leur séparation, était dans le harem du bey. Heureux de cette découverte, il alla aussitôt trouver Ahmed et lui demanda s'il n'avait pas pour femme une jeune Italienne enlevée par des pirates quelques années auparavant et nommée Aïcha. A ces mots, El-Hadj Ahmed fronça le sourcil. Dans leur jalousie excessive, les maris mahométans, non-seulement ne souffrent point qu'on voie le visage de leurs femmes, mais ils prétendent qu'on ignore jusqu'à leurs noms, et ressentent à l'égal d'une injure toute indiscrétion sur ce point délicat.

— Qui donc es-tu, dit-il, en toisant le jeune homme, pour m'adresser une telle question ?

— Je suis le frère d'Aïcha, et je désire voir ma sœur, répondit le jeune janissaire.

— Comment te nommes-tu ?

— Ahmed ; mais ce nom n'a pas toujours été le mien. Dans mon enfance on m'appelait Agostino.

— Où t'a-t-on pris ?

— A l'île de Chio.

Sans en entendre davantage, le bey tourna le dos au jeune homme. De retour au harem, il fit appeler Aïcha et lui demanda s'il était vrai qu'elle eut un frère.

— Sans doute, s'écria-t-elle toute joyeuse. Oh ! mon cher Augustin, quoi ! serait-il ici ?

— Augustin, dites-vous? Oui, un jeune homme de ce nom est ici et prétend que vous êtes sa sœur. Je viens de le voir.

— Que je suis heureuse ! Et moi, ne pourrais-je pas le voir aussi ?

— C'est impossible, et si vous tenez à ce que votre frère vive, vous lui écrirez pour l'avertir de ne plus m'offenser par l'indiscrète demande qu'il m'a adressée ce matin.

En vain Aïcha supplia le bey, au nom de cette providence qui semblait prendre par la main les deux orphelins de Chio pour les réunir après une si longue et si cruelle séparation, de lui permettre de serrer dans ses bras, ne fut-ce qu'une fois, le seul parent, le seul ami qu'elle eût au monde. Toutes ses supplications échouèrent, moins encore contre la dureté de cœur que contre la jalousie effrénée d'El-Hadj Ahmed.

Cependant le jeune homme n'avait pas renoncé à l'espérance de voir sa sœur et ne cessait de harceler imprudemment le bey, pour que celui-ci le laissât pénétrer auprès d'Aïcha. Outré du refus obstiné qui accueillait une si légitime demande, il se laissa un jour emporter au point d'élever la voix en présence de son redoutable beau-frère, et de lui reprocher hardiment l'abus qu'il faisait de sa puisssnce. Pour toute réponse, El-Hadj Ahmed appela un chaouch et lui ordonna de trancher la tête du pauvre Agostino, ce qui fut exécuté à l'instant même (1).

Il n'était pas une seule de ses femmes qui ne ressentit les effets et ne portât souvent les marques de sa sauvage brutalité. Sa mère elle-même, qui lui avait donné tant de preuves de dévouement et de tendresse, sa mère, dis-je, fut un jour frappée rudement par ce frénétique, au mo-

(1) M. F. Mornand.

ment où elle s'efforçait de sauver la vie d'un coupable. Ce malheureux, condamné à mort, avait échappé aux chaouchs qui le conduisaient au supplice et apercevant la mère du bey, il s'était réfugié près d'elle. Saisissant le bord de ses vêtements, il la supplia de le prendre sous sa protection et s'attacha à elle comme le naufragé à la planche de salut.

A cette vue, les chaouchs, qui le suivaient de près, s'arrêtèrent saisis de respect. Mais El-Hadj Ahmed qui accourait sur leurs pas, s'avança vers sa mère et voulut lui arracher le condamné. La fille des Ben Ganâ, émue par les larmes de cet infortuné, intercéda d'abord pour lui; puis, voyant que ses prières étaient inutiles, elle lui dit de s'agenouiller derrière elle, et lui fit un rempart de son corps. Furieux de cette résistance, El-Hadj Ahmed se jeta comme une bête fauve sur celle qui l'avait nourri, la frappa à coups redoublés et la dégageant violemment de l'étreinte du condamné, prouva à celui-ci, en le livrant aux chaouchs, que nul asile n'était inviolable pour ceux qui avaient encouru sa colère.

Trois négresses, qui gémissaient de leur réclusion au harem, ayant été accusées de faire des vœux pour la mort d'El-Hadj Ahmed, événement qui, seul, en effet, pouvait leur rendre la liberté, celui-ci les punit de ce crime mental de la façon la plus horrible : il les fit saisir, garrotter et amener en sa présence, tira son sabre et les coupa littéralement en morceaux.

Il avait si bien la conscience de la haine qu'il inspirait, que si, par hasard, il surprenait deux de ses femmes causant ensemble à la dérobée, il leur enjoignait de se séparer sur le champ.

« Qu'avez-vous à dire tout bas ? — s'écriait-il avec humeur ; du mal de moi, sans doute. Oh ! je sais que vous me détestez ; mais, croyez-moi, retenez vos langues de vipères, ou je vous les arracherai. »

La porte par laquelle nous entrons dans l'escalier qui doit nous conduire à l'étage supérieur est encadrée par des montants et un tympan en marbre. Les marches de l'escalier sont également en marbre. On arrive d'abord sur un palier en face duquel se trouve la porte des cuisines actuelles du palais. Ces cuisines sont installées dans une maison qui faisait partie des dépendances de *Dar oum en-Noun,* patrimoine d'El-Hadj Ahmed bey ; elle n'a rien qui se prête à la description : la cour, véritable puits où l'air pénètre avec difficulté, est très-étroite et entourée de deux étages d'arcades. Du palier dont nous venons de parler l'escalier de marbre tourne brusquement à droite et atteint la galerie du premier étage, fidèle répétition du cloître qui existe au rez-de-chaussée. Seulement, ici les colonnades sont plus sveltes, et, par suite, les arcades plus légères. Autour du péristyle et à hauteur d'appui règne une balustrade en bois peint. Le sol est en marbre et en faïences de couleur. La principale des galeries, celle qui fait face à l'escalier, est fermée par un vitrage que nous y avons placé nous-mêmes. Au fond, dans la partie la plus apparente, se voit une grande plaque de marbre scellée depuis peu et sur laquelle on lit cette inscription commémorative, gravée en lettres d'or :

1865

—

VOYAGE EN ALGÉRIE

DE S. M. L'EMPEREUR NAPOLÉON III

L'Empereur a habité ce palais les 28, 29 mai, 3 et 4 juin.

—

Sur cette galerie, se trouvait autrefois l'entrée de plusieurs chambres. On a abattu les anciens murs de séparation, et on est parvenu ainsi à faire deux vastes pièces carrées. L'une d'elles sert de salle à manger, avec office y attenant, et l'autre de salon officiel de réception. Les jours de grande fête, on ôte les portes de communication et on improvise de cette manière deux pièces spacieuses où peut se presser la foule des danseurs.

Dans le grand salon, on voit une immense glace de Venise, surmontée de trumeaux en bois doré, que le bey fit venir avec beaucoup de peine d'Italie. Puis on remarque un très-beau portrait en pied de l'Empereur, par Wintherhalter, donné par S. M. à l'hôtel de la division.

Par l'une des portes latérales du grand salon de réception nous pénétrons maintenant dans la salle dite des Trophées. Celle-ci a une physionomie toute particulière qui séduit au premier aspect. Trois colonnes de marbre minces et cannelées en spirale se dressent avec élégance,

servant de supports aux ais du plafond, auxquels sont suspendues des lanternes coloriées d'un fort joli modèle, ainsi que deux lustres avec girandoles en verroterie dans le goût italien, qui datent du temps du bey. Dans le milieu de la longueur de la pièce, on voit un koubou entouré de divans. A droite et à gauche de cette alcôve, existent deux portes dont les panneaux sont recouverts en entier par de grandes glaces enserrées dans une boiserie garnie d'enluminures. La porte de droite donne dans un petit cabinet ; — celle qui lui fait pendant ouvre dans un autre petit salon que nous visiterons tout-à-l'heure. Trois fenêtres prennent jour sur une galerie, une autre sur un jardin, et enfin au fond existe un balcon, sorte de belveder, d'où le visiteur peut contempler à loisir les jardins et l'ensemble du péristyle de la cour dite de l'État-Major.

Les murs latéraux de la salle des Trophées sont couverts de grandes rosaces aux couleurs éclatantes ; des faïences vernies garnissent le sol et lambrissent une partie de la muraille entre chaque fenêtre. Celles-ci sont garnies de volets à double ventail, revêtus de miroirs à l'intérieur et de ravissantes arabesques en cèdre du côté opposé. Ces arabesques sont d'un haut intérêt comme œuvre de sculture. On dirait des festons ou des découpures appliquées sur une surface unie ; ce sont autant de lianes s'enroulant avec symétrie et d'un goût de dessin parfait.

On voit encore dans cette chambre, qui était autrefois le logement de Fathma, fille du bey, un échantillon fort curieux de l'ancien mobilier : c'est une applique pour bougies, ayant la forme d'un coquetier, que l'on surmontait d'un œuf d'autruche. Cette applique est en bronze doré, avec trois branches auxquelles on plaçait les bougies.

A droite et à gauche du koubou, scellées dans les parties pleines du mur, on aperçoit deux plaques en marbre blanc dont la partie supérieure est ornée d'une sculpture dans le genre italien. Elles contiennent, par ordre chronologique, les noms des généraux qui se sont succédés, depuis 1837, dans le commandement de la province de Constantine. En voici la reproduction exacte :

COMMANDANTS

DE LA DIVISION DE CONSTANTINE

—

1837 — Général de Trézel.
1837 — » de Castellane.
1838 — » de Négrier.
1838 — » de Galbois.
1841 — » de Négrier.
1843 — » Baraguay d'Hilliers.
1843 — S. A. R. le duc d'Aumale.
1844 — Général Bedeau.
1847 — » Herbillon.
1850 — » de Saint-Arnaud.
1851 — » de Salles.
1852 — » de Mac-Mahon.
1855 — » Maissiat.
1857 — » Gastu.
1859 — » Desvaux.
1864 — » Périgot.

Une autre plaque de marbre, encastrée à côté de la fenêtre qui ouvre sur le jardin, attire également notre

attention. Celle-ci contient une inscription arabe dont les caractères, en relief et dorés, ressortent sur un fond vert foncé. Le sommet de cette table de marbre est orné d'un fronton à coquille avec feuillages enluminés rouge et or. C'est la dédicace d'une hakouma, ou lit de justice, que Husseïn bey inaugura à Dar el-Bey en 1208 (de J.-C. 1793-1794). Après avoir été retirée, il y a quelques années, de la masure où elle se trouvait, cette plaque fut déposée provisoirement dans une chambre du palais. On l'y a scellée depuis, afin de la préserver de tout accident.

طلعت بسعد نجمة الايوان
ورياضه شذت بعطر البان
وزهى القصر البديع بحسنه
وتاه بنخوة حافل البنيان
وبدت كخود خرد غرفاته
زهر الوجوه فواتر الاجفان
موشحة نحورها بقلايد
مقرطفة بالدر والعقيان
هى الغرفات الغرلاح بهاوها
فضاء سنا جمالها الفتان
لله ما احلى وابدع شكلها

وابهرها فى الصنع والاتقان
جادت بها كف المعظم قدره
باى حسين سيد الشجعان
بن حسن باى المقدس روحه
حباه بعدن واسع الغفران
ان رمت للبنيان تاريخا فقل
بناء حسين سابق الاقران

Voici la traduction de ce qu'elle contient :

« L'étoile du palais s'est levée sous d'heureux auspices,

» Et ses parterres se sont embaumés du parfum de la cassie,

» Et le palais merveilleux lui a emprunté un charme nouveau.

» L'aspect de cet édifice élève l'âme,

» Et les salles qu'il renferme sont brillantes comme autant de jeunes filles pudibondes,

» Au visage resplendissant, aux regards langoureux, dont le sein ruisselle de pierreries,

» Dont les habits sont parsemés de perles et d'or pur.

» Ce sont des salles magnifiques dont la splendeur éblouit.

» L'éclat de leur beauté jette le trouble dans les sens.

» Gloire à Dieu qui a prêté des formes si gracieuses à sa structure !

» On y reconnaît la main libérale de l'illustre bey, du brave des braves,

» Husseïn, fils de Hassan bey, de sainte mémoire, lequel a trouvé grâce devant la bonté infinie de l'Éternel.

» Si tu désires, *lecteur,* connaître la date de ce monument, prononce *ces mots :*

» Construction de Husseïn, le héros sans rival. »

Ce qu'il y a de plus curieux dans la chambre que nous visitons, c'est, sans contredit, la collection de trophées d'armes et de drapeaux qui garnissent ses murs. Ce sont là, en quelque sorte, des archives authentiques perpétuant le souvenir des faits d'armes et des expéditions accomplies par nos troupes dans toutes les régions de la province de Constantine.

L'initiative de cette heureuse et utile innovation est due à M. le général de Mac-Mahon; elle a été continuée depuis par ses successeurs. Des fusils, des sabres, des pistolets, des tromblons et des massues, aux formes les plus diverses, composent ces trophées. Plusieurs sont surmontés de drapeaux en soie rouge, jaune ou verte, autour desquels des marabouts fanatiques et ambitieux, prêchant la guerre sainte, appelaient autrefois les populations trop crédules. Sur quelques-uns de ces drapeaux on lit les mots suivants, extraits du Coran :

نصر من الله وفتح قريب وبشر المومنين

« *Un secours vient de Dieu et la victoire est proche :*
« *Annonce cette bonne nouvelle aux Croyants.* »

Le trophée de Touggourt contient, outre les armes, une collection fort curieuse d'instruments de musique : des

tambours en cuivre de grande dimension, des timbales du même métal et enfin des clarinettes *(r'aïta)* enlevées à Selman, dernier sultan de Touggourt, au combat de Meggarin.

Celui de Tebessa se distingue par deux casques en cuivre dont la forme rappelle la coiffure des Sarrasins à l'époque des croisades.

Enfin, dans ceux de Kabilie on voit des panoplies d'armes blanches du modèle des glaives romains et des grandes brettes du moyen-âge, conservées de père en fils chez ces populations montagnardes. Nous n'osons rien avancer sur l'origine des premières; mais les secondes proviennent évidemment des Espagnols ou de l'expédition du duc de Beaufort à Djidjeli. Les drapeaux kabyles étaient plutôt un signe de forfanterie ou un point de ralliement qu'un emblême religieux inventé par le fanatisme. Aussi, l'étoffe de ceux qui figurent dans le trophées est-elle de la plus grande simplicité. Ce sont, la plupart, de simples pièces de mouchoirs en cotonnade, aux couleurs criardes, achetées sur les marchés à des juifs brocanteurs.

La provenance de chaque trophée est indiquée par une tablette suspendue au-dessous des armes, sur laquelle sont inscrits les corps de troupe qui ont pris part aux différentes campagnes, ou le nom de ceux qui, sur les rapports, ont été signalés comme s'étant plus particulièrement distingués. Je crois être agréable au lecteur en lui donnant ici la copie textuelle du contenu de ces tablettes.

TOUGGOURT

Entrée dans cette ville, le 2 décembre 1854, de la colonne commandée par M. le colonel DESVAUX, du 3e Spahis, commandant la subdivision de Batna.

Combat de Meggarin, 29 novembre 1854

ÉTAT-MAJOR.

MARMIER, chef d'escadrons au 3e Spahis, commandant les indigènes.
SÉROKA, capitaine, chef du bureau arabe de Biskra.
ROSE, sous-lieutenant, adjoint au bureau arabe de Biskra.

3e RÉGIMENT DE SPAHIS.

De COURTIVRON, capitaine, commandant la cavalerie.
CLAVEL, capitaine, commandant les Spahis à pied.
De BONNEMAIN, capitaine.
AMAR BEN ABDALLAH, sous-lieutenant.
CHÉGU, maréchal des logis.
GARNAULT, brigadier.
AHMED EL FERGANI, spahis.
KHALED BEN DHIF, spahis, a pris 1 drapeau.

TIRAILLEURS INDIGÈNES.

VINDRIOS, capitaine commandant.
JOUANNEAU, sous-lieutenant.
FARGUE, sergent-major.
MOHAMED BEN AMRAOUI, tirailleur, a pris 2 drapeaux.
TAIEB BEN ALI, sergent.

COLONNE DE BOU-SÂDA.

PEIN, chef de bataillon, commandant.

EXPÉDITION DU BABOR EN 1856

Le général MAISSIAT, commandant la province, commandant l'expédition.

ÉTAT-MAJOR DE LA DIVISION.

ARTILLERIE.

7e régiment, 2e batterie.

GÉNIE.

1er régiment, 1er bataillon, 1re et 2e compagnies.

INFANTERIE.

70e de ligne, 1 bataillon.
71e id., 3 id
93e id., 1 id.
93e id., 1 id.
11e bataillon de Chasseurs à pied.
18e bataillon id.
3e Zouaves, les 3 bataillons.

TIRAILLEURS INDIGÈNES.

3e régiment, 2 bataillons.

CAVALERIE.

5e Hussard, 3 escadrons.
3e Chasseurs d'Afrique, 1 escadron.
3e Spahis, 2 escadrons.

—

1er escadron du Train.

—

Infirmiers militaires de la division.

—

14e Section d'ouvriers d'administration.

EXPÉDITION DES NEMEMCHA

Combat du 18 Juillet 1856

MICHEL, chef d'escadrons au 3e Chasseurs d'Afrique, commandant la colonne.

De VILLIERS, capitaine d'infanterie, commandant supérieur d'Aïn-Beïda.

De SAINT-MARS, lieutenant de Tirailleurs, chef du bureau arabe.

MASQUERAY, sous-lieutenant au 3e Chasseurs d'Afrique.

BAUDRY, cavalier au 3e Chasseurs d'Afrique.

BEIGPREGONNE, brigadier au 3e Spahis.

COMBAT DU GOUFFI

27 septembre 1856

SI BOU RENAN BEN AZED-DIN, kaïd de l'oued el-Kebir.

SI BEN NINI, kaïd des Beni Toufout.

SI ALI BOU SAA, kaïd de l'oued Guebli.

SI SAOUDI, kaïd des Beni Mehenna.

ALI BOU EL FERDI, kaïd des Eulma.

TOUGGOURT

Entrée dans cette ville, le 2 décembre 1854, de la colonne commandée par M. le colonel DESVAUX, du 3e Spahis, commandant la subdivision de Batna.

Combat de Meggarin, 29 novembre 1854

ÉTAT-MAJOR.

MARMIER, chef d'escadrons au 3e Spahis, commandant les indigènes.
SÉROKA, capitaine, chef du bureau arabe de Biskra.
ROSE, sous-lieutenant, adjoint au bureau arabe de Biskra.

3e RÉGIMENT DE SPAHIS.

DE COURTIVRON, capitaine, commandant la cavalerie.
CLAVEL, capitaine, commandant les Spahis à pied.
DE BONNEMAIN, capitaine.
AMAR BEN ABDALLAH, sous-lieutenant.
CHÉGU, maréchal des logis.
GARNAULT, brigadier.
AHMED EL FERGANI, spahis.
KHALED BEN DHIF, spahis, a pris 1 drapeau.

TIRAILLEURS INDIGÈNES.

VINDRIOS, capitaine commandant.
JOUANNEAU, sous-lieutenant.
FARGUE, sergent-major.
MOHAMED BEN AMRAOUI, tirailleur, a pris 2 drapeaux.
TAIEB BEN ALI, sergent.

COLONNE DE BOU-SÀDA.

PEIN, chef de bataillon, commandant.

EXPÉDITION DU BABOR EN 1856

Le général MAISSIAT, commandant la province, commandant l'expédition.

ÉTAT-MAJOR DE LA DIVISION.

ARTILLERIE.

7e régiment, 2e batterie.

GÉNIE.

1er régiment, 1er bataillon, 1re et 2e compagnies.

INFANTERIE.

70e de ligne,	1	bataillon.	
71e	id.,	3	id
93e	id.,	1	id.
98e	id.,	1	id.

11e bataillon de Chasseurs à pied
18e bataillon id.
3e Zouaves, les 3 bataillons.

TIRAILLEURS INDIGÈNES.

3e régiment, 2 bataillons.

CAVALERIE.

5e Hussard, 3 escadrons.
3e Chasseurs d'Afrique, 1 escadron.
3e Spahis, 2 escadrons.

1er escadron du Train.

Infirmiers militaires de la division.

14e Section d'ouvriers d'administration.

EXPÉDITION DES NEMEMCHA

Combat du 18 Juillet 1856

MICHEL, chef d'escadrons au 3e Chasseurs d'Afrique, commandant la colonne.

De VILLIERS, capitaine d'infanterie, commandant supérieur d'Aïn-Beïda.

De SAINT-MARS, lieutenant de Tirailleurs, chef du bureau arabe.

MASQUERAY, sous-lieutenant au 3e Chasseurs d'Afrique.

BAUDRY, cavalier au 3e Chasseurs d'Afrique.

BEIGPREGONNE, brigadier au 3e Spahis.

COMBAT DU GOUFFI

27 septembre 1856

SI BOU RENAN BEN AZED-DIN, kaïd de l'oued el-Kebir.

SI BEN NINI, kaïd des Beni Toufout.

SI ALI BOU SAA, kaïd de l'oued Guebli.

SI SAOUDI, kaïd des Beni Mehenna.

ALI BOU EL FERDI, kaïd des Eulma.

COMBAT DE L'OUED R'OUL

CONTRE LES OULAD MOUMEN

16 Octobre 1856

Général PÉRIGOT, commandant la colonne.

INFANTERIE.	CAVALERIE.
70e régiment de ligne, 1 bataillon.	5e Hussards, 3 escadrons.
71e id., 1 id.	3e Spahis, 1 id.

EXPÉDITION DE LA GRANDE KABILIE

1857

Son Exc. le maréchal RANDON, commandant en chef.

Le général MAISSIAT, commandant la division de Constantine.

ARTILLERIE.

—

GÉNIE.

—

GENDARMERIE.

—

INFANTERIE.

Bataillon mixte (artillerie, génie).

70e de ligne,	1 bataillon.	
71e id.,	2	id.
99e id.,	1	id.
3e de Zouaves,	1	id.
3e Tirailleurs,	1 bataillon.	
1er Étranger,	1	id.

3e Bataillon d'Afrique.

CAVALERIE.

5e régiment de Hussards.

3e régiment de Chasseurs d'Afriq.

3e Spahis.

1er escadron du Train.

Troupes d'administration.

EXPÉDITION DE L'AURÈS

1858-1859

Le général DESVAUX, commandant la subdivision de Batna, commandant la colonne.

ARTILLERIE.

GÉNIE.

INFANTERIE.

71e de ligne,	1 bataillon.
99e id.,	1 id.
3e Zouaves,	2 id.
3e Tirailleurs,	1 id.

CAVALERIE.

3e Chasseurs d'Afrique.
3e Spahis.

1er Escadron du Train.

Troupes d'administration.

EXPÉDITION DE LA KABILIE ORIENTALE

1860

Général de division DESVAUX, commandant en chef.

Général DE LA SERRE, commandant la 1re brigade.
Général NESMES DESMARETS, 2e brigade.
Colonel DE LACROIX, 3e brigade.

ARTILLERIE.

9e Batterie du 7e régim., 1 section.
9e id. du 8e régim., 1 id.
1re Batterie du 1er régim., section de mortiers.
Section de fuséens.
6e d'Artillerie, pontonniers.

GENDARMERIE.

2e Compagnie, un détachement.
3e Compagnie, un détachement.

GÉNIE.

1er régiment, un détachement.

INFANTERIE.

3e régiment de ligne,	1	bataillon.
4e id.	1	id.
9e id.	1	id.
58e régiment de ligne,	1	bataillon.
81e id.	1	id.
2e régim. de zouaves,	2	id.
3e id.	3	id.
3e Tirailleurs algériens,	2	id.
1er régim. étranger,	1	id.

CAVALERIE.

8e régim. de Chasseurs,	1	escadr.
12e id.	1	divis.
3e Chasseurs d'Afrique,	1	escadr.
1er régim. de Spahis,	1	divis.
2e id.	1	divis.

TROUPES D'ADMINISTRATION

1er escadron du Train,	1	détach.
2e id.	1	détach.
3e id.	1	détach.

12e et 14e sect. d'ouvriers d'adm.
Infirmiers militaires.

EXPÉDITION DE LA KABILIE ORIENTALE

1860

Général de division DESVAUX, commandant en chef.

ARB TESKIFT.

Général NESMES DESMARETS, commandant la brigade.

7e d'Artillerie,	1 section.
3e Tirailleurs algériens,	1 bataillon.
1er Régiment étranger,	1 bataillon.

EXPÉDITION DU HODNA

1860

Général DESVAUX, commandant la province.

Combat de Khanguet el-Hammam.

Général NESMES DESMARETS, commandant la colonne.

Artillerie,	1 section.
Génie,	1 détach.
3e Zouaves,	6 compagn.
1er Régim. étranger,	2 id.
8e Chasseurs de France,	2 escadr.
3e Spahis,	1 peloton.
1er Escadron du Train des équipages militaires,	1 détach.

COLONNE DU SUD

1864

Général de division PÉRIGOT, commandant la province.
Colonel De LACROIX, commandant les colonnes.

Colonne De Lacroix et colonne Séroka.

Combat de Teniet el-Rich (30 Septembre 1864).
Combat de l'oued Dermel (2 Octobre 1864).

ARTILLERIE.

1er Régiment, 1 section.
1er Escadron du Train, 1 section.

INFANTERIE.

66e Régiment de ligne, 1 bataillon.
3e Tirailleurs, 1 bataillon.

CAVALERIE.

3e Chasseurs de France, 6 escadrons.
3e Chasseurs d'Afrique, 2 escadrons.
3e Spahis, 1 peloton.

EXPÉDITION DES BABOR

1865

Général de division PÉRIGOT, commandant la province, commandant les colonnes.

1re brigade, général De Lacroix.
2e brigade, colonel Nayral.
3e brigade, colonel Augeraud.
4e brigade, colonel Guiomar.

ÉTAT-MAJOR.

ARTILLERIE.

2e d'Artillerie, 9e et 12e batteries.
2e Escadron du Train d'artillerie.

GÉNIE.

1er Régim., sapeurs-conducteurs et la 1re compagnie de sapeurs.

TRAIN.

1er, 2e et 3e escadrons, 1 détach.

INFANTERIE.

4e Régim. de ligne, 3e bataillon, 4e, 5e compagnies et voltigeurs du 2e.

20e Régim. de ligne,	2	bataillons.
63e id.	2	id.
66e id.	2	id.
67e id.	2	id.
77e id.	2	id.
83e id.	2	id.
1er de Zouaves,	1er	id.
3e id.	3e	id.
3e Tirailleurs,	3	id.

12e Bataillon de Chasseurs à pied.

CAVALERIE.

1er Chass. d'Afrique, 1er escadr.
3e id. 3e escadr.
3e Spahis, 1 division.

TROUPES D'ADMINISTRATION

11e Section d'infirmiers, 1 détach.
14e Section d'ouvriers, 1 détach.

Fathma, la fille du bey, dont nous venons de parcourir le logement, nous rappelle un épisode qui doit être mentionné comme exemple de la barbarie de l'époque turque. El-Hadj Ahmed avait projeté de donner Fathma en mariage à un nommé El-Hadj Husseïn Turki, qu'il avait élevé dans ce but à l'emploi de kaïd Aouassi. Il apprit un jour que son futur gendre s'était amouraché de Zohra, jeune veuve d'une grande beauté. Pour mettre fin à cette intrigue, le bey fit enlever Zohra et ordonna de la précipiter du haut du *Kaf Chekora.*

Le Kaf Chekora, ou le *Rocher du sac*, portait aussi les noms des *Trois pierres* et de Précipice de la femme adultère. Il est situé à l'extrémité de la Kasbah, à côté de la poudrière. Les trois pierres ont disparu par suite des travaux exécutés à l'arsenal de l'artillerie ; mais M. Carette en a conservé le souvenir lugubre par cette description :

« Les trois pierres avaient été placées dans la Kasbah, au bord du rocher qui domine la vallée du Roumel, en un point où le terre-plein de l'ancien Capitole se termine à une arête vive et à un escarpement à pic de deux cents mètres d'élévation, ce qui fait à peu près cinq fois la hauteur de la colonne de la place Vendôme. Disposées bout à bout, les trois pierres formaient un banc d'environ deux mètres de longueur, et elles affleuraient exactement le bord de l'abîme. Malgré ce garde-fou, qui éloignait toute espèce de danger, il était impossible d'avancer la tête et de plonger le regard dans cet effroyable vide sans éprouver un vertige douloureux.

» Avant la prise de Constantine par les Français, il arrivait de temps en temps que deux hommes s'achemi-

naient silencieusement vers ce lieu à la pointe du jour. L'un portait un sac blanc d'où s'échappaient des sons plaintifs, l'autre une caisse longue, formée de trois planches et ouverte aux deux bouts. Arrivés devant les trois pierres, l'homme à la caisse assurait l'extrémité de son coffre sur celle du milieu, tandis que l'autre y déposait son sac; puis tous deux soulevaient lentement l'autre extrémité. Bientôt l'inclinaison de la planche faisait glisser le sac, qui tournoyait dans le vide et allait s'arrêter à deux cents mètres au-dessous, sur les roches blanchâtres du Roumel. Cela fait, les deux hommes emportaient leur caisse et tranquillement s'en retournaient chez eux. Quelques heures après, on voyait deux ou trois personnes descendre par la rampe de la Porte-Neuve, s'acheminer vers le lit de la rivière, se diriger vers le sac devenu muet, l'ouvrir et en extraire le corps défiguré d'une femme qu'ils emportaient pour lui donner la sépulture.

» L'impression de terreur produite par ces exécutions a survécu au pouvoir qui les ordonnait. Il y a quelques années encore, les femmes de Constantine qui descendaient dans les jardins du Roumel ne pouvaient s'empêcher d'élever avec effroi leurs regards vers la Kasbah, pour y chercher la place des *trois pierres.* »

La jeune Fathma était l'enfant gâtée du bey et du harem ; malheur à qui n'aurait pas satisfait ses caprices ! Vers 1834, le bey envoya en Europe un de ses mameluks nommé Seliman, tout exprès pour lui faire acheter des jouets. Seliman est entré depuis à notre service (1). Voici la traduction d'une note qu'il m'a fournie sur les détails de son voyage :

(1) Aujourd'hui sous-lieutenant aux spahis.

« El-Hadj Ahmed m'envoya d'abord à Tunis chez un Juif nommé Dalouïa, qui me remit une somme d'argent assez considérable et me fit embarquer sur un bâtiment italien en partance pour Livourne. Dans cette ville, j'étais adressé à un autre juif parent du précédent.

» Je commençai par acheter, à un boucher, trois énormes dogues destinés à la garde du harem pendant la nuit. Ces dogues me coûtèrent 300 fr. l'un.

» Un jour que je me promenais dans les rues de Livourne, je vis un malheureux cul-de-jatte dans une petite voiture traînée par des chiens ; l'idée me vint de faire l'acquisition de ce véhicule pour la fille du bey ; il me fut cédé, en effet, au prix de mille francs. Dans la même intention, j'achetai encore un chien sur lequel on mettait une petite selle et qui avait été dressé à servir de monture à un enfant. Je fis l'emplette d'un nombre considérable de joujoux, de poupées, de boîtes à musique, de petits miroirs et d'objets de toilette pour les femmes.

» De Livourne, je me rendis en France. Là encore, je fis une provision de foulards, de pièces d'étoffe pour robes et chemises. J'achetai aussi une grande lunette d'approche que le bey m'avait recommandé de lui procurer pour s'en servir pendant ses expéditions dans le pays.

» Je me rembarquai à Livourne avec tout mon matériel, et je revins à Constantine après une absence de cinq mois.

» El-Hadj Ahmed fut très-satisfait de toutes les curiosités que je lui rapportais. La petite voiture pour sa fille lui causa surtout une joie extrême. »

L'apparition de ce carrosse en miniature, raconte Aïcha (1), fut tout un événement dans le harem, où les

(1) M. F. Mornand.

nouveautés étaient rares. Les femmes, toutes joyeuses, se disputaient le plaisir de prendre place pour la promenade dans ce singulier coach-and-four, comme on dirait au delà de la Manche. Ahmed, dans ses boutades de jovialité, se divertissait même à y faire monter quelque personnage bien grave, tel que son ministre Ben Aïça ou son khalifa Hamelaouï, lesquels n'osaient refuser, et il riait aux larmes de la plaisante figure que faisait l'austère bach-hamba, ou le général à barbe grise, emporté à toute bride par les quatre molosses dans un équipage d'enfant.

A côté de la salle des trophées se voit un petit salon orné de deux jolies colonnes torses, restauré tout récemment, et qui sert de salle de jeu les jours de réception.

Nous passons ensuite sur une galerie, à peu près carrée, entourée de balustres en bois, découpés à jour et peints avec cette variété de nuances que les Orientaux savent si bien agencer pour le charme des yeux. Nous avons fermé, par un vitrage en verres de couleur, cette galerie qui surmonte et orne la partie supérieure du kiosque du bey. C'est encore un belvédère d'où l'on peut embrasser d'un seul regard une partie des jardins et des péristyles intérieurs. Le plafond, en bois de cèdre peint et sculpté, est soutenu par plusieurs colonnes d'une légèreté remarquable, entre lesquelles sont suspendues de grandes lanternes. Cette partie du palais, à laquelle nous avons donné le nom de *salon d'été*, est entourée de divans et d'une douzaine de gros vases à fleurs en marbre qui datent encore du temps du bey. Nous y trouvons aussi différents meubles qui rappellent l'époque de la puissance d'El-Hadj Ahmed. C'est d'abord un immense fauteuil, genre Louis XV, en bois doré, recouvert d'un cuir jadis

rouge, et dont le fond est tellement vaste, que le bey pouvait s'y asseoir aisément les jambes croisées à la turque. C'est l'ancien *koursi* ou trône d'El-Hadj Ahmed. Il était placé sur une estrade dans la mahakma, ou salle d'audience dans laquelle le souverain réglait les affaires de l'État et rendait la justice. Quatre chaises, également en bois doré et du même style, accompagnent le trône : c'étaient les siéges des hauts dignitaires qui assistaient le bey les jours de grande réception. En faisant la description de la mahakma, qui se trouvait aussi dans l'intérieur du palais, nous entrerons dans quelques détails sur ces cérémonies officielles.

Du salon d'été nous nous retrouvons sur la galerie circulaire du premier étage et nous passons dans les appartements affectés au logement particulier des généraux. Ce logement formait autrefois plusieurs chambres qui ont été réparées et aménagées avec soin. Le petit salon, dans lequel on pénètre d'abord, est garni de portes et de volets de fenêtres d'une ornementation extrêmement remarquable. A côté, se trouvent une chambre à coucher et un cabinet de toilette. Leur ameublement est tout européen ; nous n'avons donc aucune raison pour le décrire. Nous ajouterons, cependant, que ce logement a été habité à différentes époques par des hôtes illustres de passage à Constantine :

En 1861, par S. A. I. le prince Napoléon et la princesse Clotilde ;

En 1862, par le duc de Brabant, aujourd'hui roi des Belges, Léopold II ;

Et en 1865, par S. M. l'Empereur Napoléon III.

A l'extrémité de la galerie se trouve encore une chambre dont les fenêtres ouvrent sur la place du Palais. C'est là qu'est mort, en 1859, le général de division Gastu, commandant alors la province de Constantine. La partie de la galerie qui se trouve du côté de la place s'appuie contre le grand mur d'enceinte. Au lieu de chambres, il n'y a ici qu'une série de fausses fenêtres garnies de boiseries, servant d'armoires dans lesquelles le bey serrait des effets. Sur l'autre partie latérale, en faisant le tour de la galerie, nous passons devant plusieurs chambres que nous désignons encore par les noms de chambre bleue, verte ou rouge, qu'elles portaient déjà du temps du bey. C'étaient autant de logements que les favorites d'El-Hadj Ahmed habitaient en été. Les aménagements intérieurs de toutes les chambres que nous avons visitées ne satisfont pas complétement à toutes les convenances et aux besoins matériels de la vie européenne. Leur seul avantage est d'être frais en été et chauds en hiver ; mais, d'un autre côté, toutes ces portes ouvrant sur une même galerie sont parfois fort incommodes.

Avant de quitter le pavillon dit du général, jettons un dernier regard sur le jardin des orangers. Au milieu se trouve la vasque retirée de la galerie qui s'étend devant le kiosque; tout autour sont des arbustes couverts de fleurs, des massifs de verdure et enfin des orangers.

Ce jardin est à peu près carré : il a 20 mètres d'un côté et 18 de l'autre. Le péristyle qui l'entoure présente huit arcades sur sept.

Des banksia, des vignes vierges et des volubilis grimpent en lianes serrées, s'enlacent autour des colonnes du cloître, tapissent les ouvertures des arcades d'un luxuriant

rideau de verdure, n'y laissant pénétrer que quelques rayons de soleil. Sur l'emplacement occupé actuellement par la vasque, il y avait autrefois un petit pavillon en bois, entouré de rosiers et de jasmins, dans lequel le bey allait s'asseoir et fumer pendant les soirées d'été. A ce moment de la journée, les femmes du harem, parées de leurs plus beaux atours, venaient passer l'une après l'autre devant leur maître. Elles devaient baisser les yeux et tenir leurs mains croisées sur la poitrine, dans l'attitude la plus modeste. Dès que le bey avait choisi la favorite du moment, il l'appelait et lui remettait, non pas son mouchoir, comme dans les contes orientaux, mais sa pipe, qu'elle devait rapporter elle-même, quelques instants après, dans la chambre du bey.

Une de ces femmes se trouvant un soir indisposée, ne put répondre à la faveur que lui faisait son maître. Impatienté d'attendre, El-Hadj Ahmed se rendit alors chez elle, et, malgré ses excuses et ses larmes, il la poignarda dans un accès de fureur. En la frappant, il ne cessait de répéter : Tiens, chienne fille de chienne, voilà ce que tu mérites !

En une autre circonstance, pendant le défilé des femmes, l'une d'elles commit l'imprudence bien légère de cueillir une orange. El-Hadj Ahmed eut la barbarie de lui faire clouer la main au pied de l'arbre.

Comme dans les châteaux féodaux, le palais avait aussi ses oubliettes au souvenir lugubre. Leur entrée se voit dans le jardin que nous visitons. C'est un long souterrain bas et étroit, sur lequel on a construit une galerie. Il servait à serrer différents objets, et plus particulièrement de prison aux femmes dont le bey était mécontent.

Dans l'une des fréquentes promenades à cheval que el-Hadj Ahmed faisait aux environs, il aperçut, auprès d'une fontaine, une charmante enfant d'environ dix années. Malgré ses pleurs et ses cris, elle fut immédiatement enlevée et conduite le soir même dans la chambre du bey. Le lendemain, les négresses en retiraient un cadavre : le bey, fatigué de ses cris et de sa résistance, l'avait mutilée d'une manière atroce.

Le bey, voulant un jour divertir son harem et lui donner, en même temps, une haute idée de son adresse, fit amener deux lions qui furent lâchés dans les jardins et les cours, après que toutes les portes en eurent été soigneusement fermées. Les femmes occupaient les galeries supérieures, hors de portée des bonds prodigieux qu'auraient pu faire les bêtes féroces. Le spectacle commença par un terrible combat entre les lions et les bouledogues du palais. Les plus acharnés de ces derniers furent écharpés en un clin d'œil ; alors le bey, qui se tenait également dans les galeries supérieures, se mit à tirer sur les lions et les tua l'un après l'autre.

Dans un coin du jardin se voit un fragment de colonne quadrangulaire en marbre sur laquelle est gravée en relief l'inscription suivante :

بسم الله الرحمن الرحيم

هذه ضريح المرحوم بكرم الله تعالى

الحيى القيوم الشهيد السيد

القادم على مولاه الكريم ابراهيم باى

رحمه الله وادخله بردوسه
توفى ليلة الاثنين
تاريخ شهر محرم
سنة ١٢٠٧

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

» Ceci est le tombeau de celui qui est mort au sein de la bonté de Dieu très-haut, vivant et éternel ; du martyr (qui a succombé de mort violente), de celui qui se dirige vers son Seigneur le généreux par excellence, Brahim bey. Que Dieu lui accorde sa miséricorde et l'introduise dans son paradis.

» Il est décédé dans la nuit du lundi, à la date du mois de moharrem de l'an 1207 (août 1792). »

Cette inscription funéraire, trouvée par hasard dans l'une des caves du palais, au milieu d'autres matériaux gardés en réserve, a été, tout récemment, placée dans le jardin. Elle rappelle un drame sanglant dont Salah bey, qui gouverna la province pendant une vingtaine d'années, fut le principal acteur. M. Cherbonneau, à qui nous devons tant de documents historiques sur le pays, le raconte en ces termes :

« Ce gouverneur (Salah bey), qui possédait le génie de l'administration, qualité bien rare chez les Turcs de l'Algérie, institua, dans les ports de Collo, Stora, Bône et La Calle, des oukils chargés de percevoir les droits du beylik sur les marchandises échangées. Grâce à ce surcroît de revenus, il bâtit dans plusieurs villes, et même dans

les oasis, des mosquées et des écoles qu'il dota de nombreux *habous*. La Mecque et Médine reçurent également des marques de sa munificence. Il y acheta des maisons qui furent pourvues de rentes et consacrées à l'hospitalité des pélerins.

» La reconstruction du pont de Constantine, qui était certainement une œuvre d'une utilité immense pour la population de cette ville, tourna néanmoins à la perte de son auteur. Des hommes malveillants ayant insinué au pacha d'Alger qu'en amenant l'eau à Constantine, son lieutenant n'avait d'autre but que de se rendre indépendant, celui-ci le destitua et envoya Ibrahim pour le remplacer. Il serait un peu long de raconter les faits qui accompagnèrent l'arrivée du nouveau bey. Je dirai seulement qu'Ibrahim attira Salah à Dar el-Bey et l'y garda à vue, dans la crainte que les gens de son parti n'entreprissent quelque coup de main en sa faveur. Malgré cette précaution, il fut assassiné lui-même par le chef de la milice. Salah bey reprit le gouvernement ; mais la plupart des officiers du maghzen ne voulant pas compromettre leur avenir, aimèrent mieux attendre les événements que de se donner franchement à sa cause. Cet état de choses ne dura pas longtemps, car, vingt jours après le meurtre d'Ibrahim, le pacha envoya un autre gouverneur nommé Husseïn, avec ordre de mettre à mort le rebelle. On dit qu'à cette occasion une bataille sanglante éclata dans les murs de Constantine, où Salah comptait encore beaucoup d'amis parmi les Turcs. Il fallut que Husseïn l'assiégeât dans l'ancien palais compris entre les rues Caraman, Cahoreau et Combes. Or, voici comment des témoins oculaires m'ont raconté le dénouement de

cette tragédie. Lorsque Salah bey vit que la lutte devenait inégale, il se rendit, à condition qu'on le laisserait sortir en compagnie et sous la sauvegarde du cheïkh el-Islam. Cette grâce lui ayant été accordée, il franchit le seuil de Dar el-Bey en tenant un pan du burnous d'Abd er-Rahman ben Lefgoun, qui était venu le trouver; mais à peine avait-il fait quelques pas dans la rue, que son protecteur, donnant une secousse à son vêtement, l'abandonna aux chaouches du pacha, qui se précipitèrent sur lui et l'étranglèrent. »

Notre exploration dans cette partie du palais étant terminée, nous allons nous diriger maintenant vers le pavillon dit de la Direction du Génie. Nous y pénétrerons par la petite porte de communication qui se trouve entre le kiosque et le réduit du cafetier du bey. La cour du Génie est également entourée d'un péristyle de cinq arcades ogivales sur chaque côté. On reconnaît au premier coup d'œil que cette partie du bâtiment était autrefois une maison isolée que l'on annexa au palais par la suppression de l'un de ses murs mitoyens, remplacé ensuite par une colonnade. La cour de cette maison fut transformée en un vaste bassin où les femmes du harem pouvaient prendre des bains froids. L'eau jaillissait de ce réservoir, s'élevait à une grande hauteur et retombait dans de vastes coupes superposées et d'inégales dimensions, sur le bord desquelles un artiste fort habile avait sculpté d'élégantes rosaces et de gracieux enroulements. Dans les eaux du réservoir, on voyait un grand nombre de petits poissons rouges dont les femmes du bey prenaient soin. Un petit pont mobile en bois était disposé de manière à pouvoir arriver de la galerie circulaire jusqu'au bord des vasques.

Tout cela a été transformé depuis l'occupation française. On a comblé ce bassin avec de la terre végétale, dans laquelle on a planté quelques acacias. De l'ancien jet d'eau en marbre, il ne reste que la conque inférieure au ras du sol.

Les appartements qui rayonnent au rez-de-chaussée, autour de la galerie, sont sans importance. On y a mis les bureaux des employés du génie. Sur l'un des côtés de la cour est un escalier qui descend dans de vastes chambres voûtées, qui s'étendent sous le palais, le long de la rue Caraman. Là, se trouvait une étuve ou bain maure exclusivement affecté à l'usage du bey et de son personnel féminin.

Chaque jour, un certain nombre de mulets, chargés de grandes outres en peau de bœuf, apportaient de la rivière qui coule au pied de la ville (Roumel) l'eau nécessaire aux besoins du palais. Cette eau, versée dans une sorte de poterne pratiquée dans l'un des murs d'enceinte, arrivait de l'extérieur à l'intérieur du palais par des conduits en poterie.

Au-dessus du bain maure étaient les chambres de repos des baigneuses. Elles servent maintenant de logement aux aides-de-camp du général. L'une d'elles contenait une immense volière, dans laquelle on entretenait des rossignols, des chardonnerets, des canaris et autres oiseaux chanteurs. Quant aux salles voûtées du bain maure, une partie a été transformée en écuries et l'autre en magasins à orge.

Le premier étage de la cour du génie, autour duquel règne également une galerie à arcades, contient une série d'appartements ornés avec une certaine élégance, ayant

des portes et des fenêtres également très-soignées. C'était autrefois le logement particulier de Fathma bent bou Harara, des Hanencha, dont le bey eut deux fils, Mohammed Cherif et Mahmoud, qui moururent de la petite-vérole, à vingt-quatre heures d'intervalle, à Menâ, dans l'Aurès, où le bey s'était réfugié après la prise de Constantine (1).

Ces deux enfants n'ont jamais cessé d'être pleurés par El-Hadj Ahmed. « Leur mort, disait-il souvent depuis, m'a percé le cœur, et la plaie en est toujours ouverte. »

La partie de logement où se trouvent le salon et le cabinet de travail du directeur des fortifications est couverte de peintures à fresque, au milieu desquelles on lit encore quelques restes d'inscriptions arabes. Les autres ont disparu lorsque ces pièces ont été repeintes après avoir été coupées par des cloisons. Au-dessus de la porte d'entrée du bureau, un calligraphe indigène a reproduit la légende gravée sur la porte du cafetier du bey, qui servait, ainsi que nous l'avons déjà dit, de dédicace à la maison de Salah bey. (Voir page 34.)

A l'intérieur, on voit les inscriptions suivantes peintes dans des écussons entourés de rosaces et de pots à fleurs :

يا داخل المنزل الله يرعاك
وقل رب انزلني منزلا مباركا

« O toi ! qui entres dans cette habitation, que Dieu te » garde ! et dis : Dieu, envoyez-moi comme un apôtre » favorisé de votre bénédiction. » (Coran.)

(1) L'aîné avait environ 14 ans, son frère une dizaine. Ils sont enterrés à Menâ, à côté des tombeaux de la famille de Sidi bel Abbas, marabout de l'Aurès.

الحمد لله الصلاة والسلام على من خدم هذا المنزل

« Louange à Dieu ! Qu'il répande ses grâces et le salut » sur celui qui a édifié cette habitation. »

لله الامر من قبل ومن بعد

« A Dieu est la souveraineté du passé et de l'avenir. »

وما الله بغافل بما تعملون

« Et certes, Dieu n'est pas inattentif à ce que vous » faites. »

الصبر مفتاح الفرج

« La patience est la clef du contentement. »

Sur une porte on lit :

اهلا وسهلا

« Soyez le bienvenu ! »

Il y a une dizaine d'années, les habitants de cette partie du palais furent mis en émoi par une trouvaille qui éveilla de pénibles souvenirs. Un domestique, en fouillant dans le fond d'un bûcher, en retira les restes d'un crâne humain. On fit alors une perquisition plus minutieuse, qui amena la découverte, au milieu de débris de bois et de charbon, de plusieurs autres crânes. A qui avaient appartenu ces restes ? C'est ce que chacun se demandait. Quelques indigènes bien informés nous rappelèrent que,

lors de la retraite de notre armée en 1836, El-Hadj Ahmed avait mis à prix la tête des Français, et qu'il récompensa largement tous ceux qui lui rapportèrent ces preuves barbares de notre échec.

Si telle est l'origine de ces restes humains, on a peine à concevoir qu'ils aient été déposés ou oubliés dans un coin du palais du bey.

En quittant la cour du Génie, nous entrons dans celle où se trouvent actuellement les bureaux de l'état-major de la division et ceux de la direction provinciale des affaires arabes. Cette cour n'est pas très-vaste ; elle a tout au plus 12 mètres de côté ; elle est entièrement pavée en marbre et ornée de fort jolies colonnes. Le ciel ouvert du milieu était autrefois garni d'un solide treillis en fer que nous avons supprimé, n'ayant pas les mêmes raisons que le bey pour nous tenir en cage.

On a longtemps prétendu que, de ce côté du palais, étaient enfouis les trésors accumulés par El-Hadj Ahmed bey. Les circonstances qui ont accrédité cette opinion méritent d'être rapportées. Quelques individus dignes de foi assurent qu'en 1836, peu de temps avant la première expédition contre Constantine, le bey fit évacuer par ses femmes les chambres qui se trouvent autour de la cour de l'état-major ; en même temps, il y amena un maçon et son manœuvre, et les fit travailler pendant plusieurs jours, sans que personne communiquât avec eux et pût voir leur besogne. Enfin, un soir, il y eut grand émoi dans le logement où se tenaient les mameluks et les esclaves nègres. Le bey était venu lui-même leur ordonner de fouiller autour du palais, pour chercher le manœuvre du maçon, qui, disait-il, venait de prendre la fuite. —

Malgré toutes les perquisitions, tant dans les dépendances du palais que dans le reste de la ville, cet ouvrier ne put être découvert. Quant au maçon lui-même, les esclaves du bey le retrouvèrent dans la cour où il avait dû travailler, mais il était pourfendu par un terrible coup de sabre et noyé dans son sang. Depuis cette époque, le bruit se répandit en ville que le bey l'avait tué pour faire disparaître avec lui le secret du lieu où étaient murés ses trésors.

Quand El-Hadj Ahmed bey eut fait sa soumission en 1848, on l'amena à Constantine, et il habita pendant qnelques jours le palais où avait été jadis le siége de sa puissance (1). On se souvint alors des bruits qui avaient circulé, et on dit à l'ex-bey qu'il était libre de faire enlever ce qui lui appartenait, si, toutefois, il était vrai qu'il eût caché de l'argent dans le palais. El-Hadj Ahmed sourit, dit-on, quand cette offre généreuse lui fut faite.

« Je n'ai rien caché ici, répondit-il. Plût à Dieu que j'eusse pris cette précaution, car mes faux amis ne m'auraient pas dévalisé, comme ils l'ont fait, de tout ce que j'avais emporté dans ma fuite. »

Cette réponse paraît concluante ; cependant nous ne voulons pas passer sous silence une circonstance curieuse qui remonte à une dizaine d'années seulement.

Vers 1857, un Maltais écrivait de Tunis qu'un indigène, jadis employé comme manœuvre dans l'ancien palais du bey, lui avait révélé l'existence du trésor caché par El-Hadj Ahmed bey, et qu'il demandait l'autorisation

(1) Pendant la journée, le bey se tenait au palais. Le soir, il allait rejoindre sa famille, qui avait été logée dans la maison habitée aujourd'hui par le secrétaire général de la préfecture.

d'entreprendre des fouilles. Ce manœuvre était peut-être celui qui était parvenu à s'échapper jadis. Aucune suite ne fut donnée à cette affaire. On s'en est toujours rapporté à l'affirmation donnée par le bey lui-même, et jamais depuis on n'a fait d'autres recherches.

Dans les mémoires de M. le docteur Baudens, nous lisons le passage suivant ayant trait au même sujet :

« L'eunuque (du palais) était un nègre âgé de 30 ans environ, pour lequel on professait dans le sérail une très grande vénération. Peu de temps après l'entrée des Français dans le palais du bey, il s'était enfui, comme s'il eût voulu protester par son absence contre les profanations qu'il redoutait. Il passait pour un habile diplomate ; on assurait même qu'El-Hadj Ahmed bey n'avait pas de secret pour son confident, et qu'il lui avait révélé dans quelle partie du palais étaient enfouis ses trésors. On le fit chercher par la police, et on finit par le trouver après quelques jours de perquisitions ; mais, soit qu'il ne sût rien, soit qu'il voulût garder le secret, il fut impossible d'obtenir de lui aucune révélation. Les dénégations de l'eunuque n'empêchèrent pas de faire des recherches dans plusieurs parties du palais. On fit même pratiquer des fouilles en sa présence, afin d'étudier sa physionomie et de lire les émotions qu'elle pouvait refléter ; mais ces fouilles ne fournirent aucun indice, et la figure de l'eunuque resta impassible.

» Il est probable que nous nous exagérions l'importance de ce trésor, et qu'Ahmed l'avait emporté dans sa fuite. Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'on ne trouva pas un fusil, pas un yataghan, ni même une bride ou une selle de quelque valeur dans tout le palais du bey.

Nous retrouvâmes une grande partie des objets qu'un an auparavant nous avions abandonnés au Mansoura au moment de notre retraite. C'étaient des couteaux portant l'écusson des armes de France, des chandeliers, voire même des bougies, une batterie de cuisine et du linge de table qui avaient appartenu à S. A. R. le duc de Nemours.

» Dans d'autres parties du beylik, on trouva de grands flacons remplis de sulfate de quinine, hermétiquement fermés, et dont le bey faisait probablement fort peu de cas. On découvrit aussi des caisses qui avaient appartenu au payeur de l'armée, des débris de voitures que nous avions abandonnées, et nous fûmes fort surpris de retrouver les roues de ces voitures ajustées à des affûts de canons placés en batterie sur les remparts de la ville. Ces trouvailles éveillèrent en nous de pénibles souvenirs.

» Une chambre du palais était remplie de toiles de coton imprimées, à l'usage des femmes du harem. Parmi ces étoffes, on découvrit un morceau de drap blanc où était tracé en gros caractères le nom de M. Cunin-Gridaine, fabricant à Sédan. Je proposai au général Valée d'utiliser une partie de ces percales en les faisant confectionner en chemises pour nos malades, par les esclaves que le bey nous avait laissées. Ma proposition fut approuvée et mise immédiatement à exécution ; mais les femmes d'Ahmed, habituées à une vie de mollesse et de sommeil, savaient à peine coudre et n'avaient ni dés, ni aiguilles.

» Je me fournis d'aiguilles et de dés auprès des soldats qui gardaient le palais ; je donnai pour chefs ouvrières aux esclaves deux cantinières, et je parvins bientôt à envoyer plusieurs centaines de chemises à nos blessés, qui, pour la plupart, n'en avaient pas.

» Dans les premiers jours, les femmes d'Ahmed s'exécutaient de bonne grâce ; mais ces dés, qui avaient servi à des carabiniers, n'allaient pas aux mains de ces cantinières improvisées, et pour pouvoir coudre, elles furent obligées d'envelopper de linge leurs petits doigts. Ces occupations parurent d'abord les distraire ; elles se plaisaient surtout à faire remarquer leurs mains potelées et mignonnes, dont le travail n'avait pas altéré la forme et la blancheur. Bientôt pourtant la couture les ennuya, et elles se couchèrent, en alléguant pour prétexte qu'elles avaient mal à la tête, qu'elles étaient malades, et quand je leur répondis que j'étais médecin, elles n'en continuèrent pas moins à jouer la comédie et à me présenter le bras, pour prouver qu'elles avaient la fièvre. *Toubib, merida,* médecin, me disaient-elles d'un ton lamentable, je suis malade. Cette disposition maladive persista jusqu'à la vue du sabre dont les cantinières crurent devoir s'armer pour les effrayer.

» Quelques jours après l'arrivée du prince au palais, Aïcha eut la courtoisie de lui envoyer des mets de couscoussou qu'elle avait fait préparer au harem. Aïcha nous envoya aussi plusieurs fois du café préparé à la manière des indigènes. Des ordres sévères furent donnés pour faire respecter les femmes du harem. Pour un grand nombre, ces ordres étaient à peu près inutiles, car la plupart se trouvaient naturellement défendues par une laideur repoussante ; les négresses surtout étaient hideuses. L'une d'elles eût été digne, par sa carrure monstrueuse, de figurer dans un cabinet d'histoire naturelle : ses bras étaient de vrais poteaux, et tout son corps était taillé bien plutôt sur le patron de l'hippopotame que sur celui de la race humaine.

» Tandis qu'on prenait dans le palais une foule de précautions pour empêcher qu'une communication pût s'établir du dehors avec les femmes renfermées dans le harem ; tandis que, par une discrétion bien rare chez des vainqueurs, on remettait le soir toutes les clés à la belle Aïcha, afin qu'elle pût fermer les portes du sérail sur elle-même, celle-ci profitait de la sécurité qu'elle nous devait, pour travailler sans relâche, aidée de ses compagnes, à faire une brèche dans un mur de clôture, afin d'arriver dans la rue et de communiquer avec des musulmans. On s'aperçut de la brèche, et déjà l'on cherchait les coupables dans l'armée, quand les indigènes vinrent nous détromper et nous annoncer qu'un grand nombre de femmes avaient pris la fuite, grâce au trou pratiqué dans le mur, et s'étaient retirées chez des habitants de la ville.

» Le général Valée ne savait quel parti prendre à l'égard de ces femmes, qui, toutes, demandaient leur liberté. Accéder à ce désir, les abandonner ainsi et sans asile, ç'eût été les exposer à la brutalité de nos soldats. Le général eut l'idée de les remettre sous la sauvegarde du muphti, qui, après avoir refusé d'abord, finit par consentir à les recevoir chez lui. Deux d'entre elles, qui étaient de Constantinople, où elles avaient leurs parents, s'adressèrent au prince, afin qu'il eût pitié d'elles et qu'il les fît conduire à Bône, où elles pourraient s'embarquer pour leur ancienne patrie. Ces deux femmes, nommées Gueltsoum et Guermia, avaient tout au plus 15 à 16 ans; elles étaient jolies, et le son de leur voix était d'une douceur ineffable. Il fut impossible de résister à leurs prières.

» Quant aux femmes qui se retirèrent chez le muphti,

elles n'ont probablement pas dû s'applaudir beaucoup de la chute de leur ancien maître; car, dès leur arrivée, le muphti commença par les dépouiller de tous les bijoux qu'elles avaient emportés et qui appartenaient au bey. Je crois bien que, trafiquant de ces esclaves comme d'un vil troupeau, le prêtre musulman les aura vendues par la suite à quelque chef de tribu (1). »

Autour de la cour dite de l'État-Major, sont plusieurs grandes chambres. Celle où travaillent les secrétaires était un logement de femmes. Les bureaux du chef d'état-major et de ses officiers, ainsi que celui du directeur des affaires arabes, dont les fenêtres ouvrent sur la rue Caraman, ne formaient autrefois que deux vastes pièces que le bey s'était réservées, et dans lesquelles il habitait quelquefois en hiver. C'était la monotone répétition des autres logements. Le bureau des officiers attachés à la direction des affaires arabes était également une habitation de femmes. Il a été le théâtre d'un fait qui prouve à quelles extrémités se portait El-Hadj Ahmed, quand il était aveuglé par ses instincts sanguinaires.

Plusieurs femmes réunies dans cette chambre étaient à la recherche d'un sujet d'amusement qui égayât leur solitude. L'une d'elles, découvrant par hasard une pipe, s'affubla à la hâte d'un turban pyramidal, et immédiatement commença la mascarade la plus bouffonne, et surtout la plus inoffensive : elles jouaient au bey. Celle qui remplissait le principal rôle, assise sur des piles de coussins et sa pipe à la bouche, imitait avec un sérieux des plus grotesques la voix et les gestes du maître ; autour d'elle, attifées d'une manière non moins burlesque, siégeaient

(1) Docteur Baudens.

des conseillers, des cadis et des gens de loi. De temps en temps, un chaouch féminin amenait de prétendus criminels devant ce tribunal improvisé, et sur un signe du bey en jupons, on faisait des distributions de bastonnade.

Mais, au milieu de leurs jeux innocents, les pauvres femmes oublièrent la règle sévère du lieu où elles se trouvaient, et leur gaieté devint si bruyante, qu'elle éveilla le Cerbère rébarbatif. A ce bruit inusité, El-Hadj Ahmed s'avança à pas de loup vers l'appartement d'où partaient les éclats de rire : à travers les fenêtres il vit ce qui se passait et comprit bien vite que l'on s'amusait à ses dépens. Tout autre aurait ri de la plaisanterie ; lui, au contraire, entra comme la foudre au milieu de ses esclaves, et arrachant de son trône la malheureuse qui présidait à la mascarade, la livra aux mains de l'eunuque dont la conscience était adaptée à toutes les volontés du maître. Par raffinement de cruauté, il lui fit d'abord coudre les lèvres pour avoir osé y porter le bout de sa pipe, puis il ordonna de la conduire cette nuit même au delà du Koudiat-Ati, où on l'enterra après l'avoir égorgée.

Les chambres que nous venons de parcourir ont servi un instant d'hôpital en 1839. Le duc d'Orléans, visitant les établissements militaires de Constantine, trouva les hôpitaux dans un état déplorable. Une partie des bâtiments qui leur étaient affectés tombait en ruines. La concentration des troupes ayant fait évacuer sur Constantine les malades, qui, dans cette année désastreuse, étaient près de quatre fois aussi nombreux que dans les années précédentes, les hommes, trop pressés et presque entassés partout, manquaient d'air. Le prince, vivement ému de l'état des choses, fit transporter dans le palais un

grand nombre de malades et les y fit rester jusqu'au complet assainissement des hôpitaux provisoires.

De la cour de l'État-Major, nous suivons une galerie qui entoure le grand jardin. Le haut du mur latéral est couvert de peintures originales qui méritent notre attention.

« On raconte à leur sujet, disent les voyageurs, une anecdote qui prouve qu'avec de la bonne volonté, de la patience — et des coups de fouet, — on peut arriver à tout. El-Hadj Ahmed bey, trouvant les murs de son palais d'une couleur trop monotone, et voulant égayer ses yeux par des allégories ou des symboles qui rappelassent sa toute-puissance, fit venir l'intendant général de sa maison et de ses menus plaisirs, et lui ordonna de faire peindre à fresque toutes les murailles intérieures de ses cours.

» L'intendant reçut l'ordre sans murmurer, mais l'exécution lui en parut impraticable, attendu qu'il ne se trouvait pas à Constantine un seul artiste indigène capable de répondre au désir du bey. Une idée lumineuse jaillit du cerveau de l'intendant au moment où le désespoir allait s'emparer de lui : il se rappela qu'un *chien de chrétien* gémissait depuis deux ans dans une des prisons de la ville. Il le fit venir, lui donna couleurs, brosses et pinceaux, et après lui avoir expliqué ce que désirait le bey, il ordonna au Raphaël improvisé de se mettre à l'œuvre sans désemparer.

» — Mais Votre Seigneurie se trompe, lui dit avec effroi le malheureux prisonnier ; je n'ai jamais peint ni dessiné de ma vie ; je suis cordonnier de mon état, et je n'ai jamais manié d'autre instrument que l'alène et le tranchet.

» — Tu vas te mettre à peindre, répondit l'intendant à toutes ses observations. Demain matin, je reviendrai voir ton ouvrage, et si je ne suis pas content, je te ferai administrer vingt-cinq coups de fouet. Si, au contraire, tu exécutes mes ordres, je te promets ta liberté.

» Le pauvre cordonnier passa les deux premiers jours entre les larmes et les coups de fouet, sans toucher aux brosses et aux couleurs.

» Cependant, le troisième jour, la réflexion lui vint avec les coups de fouet. Il se mit à brosser sur les murs des images représentant des bateaux, des arbres, des canons, comme en ferait un enfant à l'école quand il dessine des *bonshommes*. Il enlumina tout cela à sa manière, et il attendit la visite de l'intendant dans une anxiété horrible, craignant qu'il ne s'avisât de doubler la dose des coups de fouet, pour le punir de s'être permis une aussi mauvaise plaisanterie. L'intendant parut émerveillé. Des encouragements furent donnés à l'artiste, qui bientôt eut terminé son œuvre et reçut pour prix sa liberté qu'il avait si bien gagnée.

» On ajoute que le bey disait à ses familiers : « Ce chien de chrétien voulait me tromper, mais je savais bien que tous les Français étaient peintres. »

Certes, voilà une histoire qui mérite à plus d'un titre l'application du proverbe italien : *Se non è vero, è ben trovato.* Mais il sera curieux, pour le lecteur, de comparer ce récit, où la fantaisie tient la plus large place, avec les renseignements que m'ont fournis quelques-uns des artistes indigènes qui ont exécuté ces peintures.

Quand les travaux de construction furent assez avancés pour permettre de s'occuper de l'ornementation des murs,

le bey fit réunir tous les peintres de la localité et leur en confia le soin. Plusieurs individus, parmi lesquels quelques-uns vivent encore, se mirent à l'œuvre et peignirent à fresque ces rosaces aux couleurs éclatantes, ces pots à fleurs fantastiques et les autres bariolages étranges que nous voyons sur les murailles des galeries et des appartements du palais. Pour l'exactitude des faits, nous devons ajouter qu'ils ne furent que les grossiers imitateurs de certaines peintures à fresque qui existaient déjà sur les murs d'une chambre de la maison du khalifa où se trouve actuellement le Trésor. Ces peintures, assez médiocres, du reste, avaient été faites en 1793, par un des ouvriers que Salah bey fit venir pour construire le pont d'El-Kantara, qui s'est écroulé il y a quelques années (1). Ces premiers travaux d'embellissement étaient déjà en voie d'exécution, quand arriva à Constantine un indigène originaire d'Alger, qui revenait d'Égypte, où il avait servi d'apprenti auprès d'un peintre décorateur en renom. Le nouveau venu, nommé El-Hadj Ioussef, offrit ses services au bey et lui proposa de reproduire sur les murs de son palais la vue des villes qu'il avait visitées pendant son pèlerinage, depuis Alger jusqu'à la Mecque. Le bey, enchanté de cette proposition, donna carrière au talent du peintre ; et on peut constater, en effet, que l'imagination la plus libre dirigea ses œuvres. C'est donc à cet indigène, et non au cordonnier européen inventé par les touristes, que l'on doit ces images burlesques de villes et de forteresses armées de plusieurs étages de canons impossibles, ces citadelles pavoisées de drapeaux plus

(1) Ce pont fut construit par des ouvriers européens, sous la direction de Don Bartolomeo, architecte de Mahon.

grands que la citadelle elle-même ; ces vaisseaux, ces tartanes, ces bombardes de toute forme, dont les moindres détails de cordages, d'ancres et de voiles sont rendus avec une scrupuleuse exactitude ; enfin, ces oiseaux fantastiques et ces arbres indescriptibles couverts de fruits jaune serin ou rouge écarlate.

En 1860, toutes ces peintures étaient déjà considérablement abîmées par suite de l'humidité. Il eût été imprudent de confier leur restauration à des ouvriers européens, qui, inévitablement, eussent voulu les perfectionner, et par cela même leur ôter le cachet essentiellement original qui les distingue. On eut donc le bon esprit de confier cette besogne à deux indigènes que la notoriété publique nous signalait comme ayant contribué aux premiers embellissements du palais : les nommés *Barar* et *Si Ioussef*.

Rien de plus primitif que leurs travaux, ainsi que les ustensiles qu'ils employaient pour les exécuter. Quelques barbes de plumes liées au bout d'un roseau leur servaient de pinceau, et une demi-douzaine de tasses à café posées sur un réchaud (fourneau en terre) contenaient, sans cesse à l'état liquide, les couleurs à la colle dont ils avaient besoin. J'ai suivi avec intérêt les travaux de nos artistes, qui, perchés sur l'échafaudage, conservaient ce sérieux imperturbable du maâllem indigène, qui, ayant conscience de sa valeur, est le premier admirateur de ses œuvres. Bien souvent je les ai surpris se servant de leurs doigts en guise de pinceau pour arrêter une ligne, ou bien, à l'aide d'une éponge trempée tout simplement dans la tasse à couleur, tamponnant le feuillage trop fané des arbres pour lui redonner du ton.

Quand on pénètre dans l'intérieur du palais, ces peintures se présentent dans l'ordre suivant :

Le premier tableau a pour sujet la ville d'Alger, bâtie en amphithéâtre et dominée par la Kasbah. Les murs d'enceinte sont garnis de clochetons entre lesquels apparaissent des canons verts, à volée rouge, entourés de nuages de fumée. Le phare, *bordj el-fenar,* est armé de cinq étages de canons ; partout sont des drapeaux rouges gigantesques.

Dans le port on voit des vaisseaux à la voile, puis des chaloupes portant d'énormes et grotesques canons montés sur roues. On voit aussi des boulets se croisant dans l'espace, que l'on prendrait volontiers pour autant de pains à cacheter collés sur le mur. Devant le port, arrivent d'autres vaisseaux à pavillon et à flamme blanche, ce qui nous fait supposer que la composition du tableau doit avoir eu pour objet de représenter l'attaque d'Alger par notre escadre, en 1830.

Vient ensuite une vue de Constantine, dont un des côtés est orné d'une série d'arceaux représentant l'ancien pont d'El-Kantara, sous lequel coule le Roumel. Un grand nombre de minarets se détachent complaisamment comme autant de tuyaux d'orgue au-dessus de la ville. Les noms, écrits avec soin à côté de chacun d'eux, indiquent à quelle mosquée ils appartiennent.

Tunis, la Goulette et Tripoli sont entourés de jardins et de vergers. Alexandrie et le Caire sont défendus par de nombreuses batteries entremêlées de coupoles, de minarets et de tombeaux de marabouts. Candie, Rhodes sont peuplées de vaisseaux et de moulins à vent tracés au compas, et sur lesquels, pour éviter toute erreur de la

part du visiteur, l'artiste a écrit en gros caractères : *moulins à vent*. Djedda, bâtie sur le bord de la mer, possède une grande porte sur laquelle sont les mots : *porte de la Mecque,* par où passent, sans doute, les pèlerins se rendant dans les lieux saints. Les eaux du bahar Suez sont tellement transparentes, que les câbles et les ancres des vaisseaux se voient à travers. A partir de là, s'étend un pays couvert de palmiers bleus et de tombeaux de marabouts.

Les murs de la cour de l'État-Major contiennent l'image de tous les monuments vénérés de la Mecque et Médine, toujours avec leur nom à côté. Le temple de la Mecque est représenté par un vaste bâtiment quadrangulaire recouvert d'une infinité de coupoles. Au milieu, est tracé une sorte de fer à cheval contenant la pierre noire sur laquelle est écrit : *Il n'y a d'autre dieu que Dieu, Mohammed est son prophète*. A droite, est un minaret avec ces mots : *minaret de Satan, qu'il soit maudit et lapidé !*

Les autres peintures ont bien perdu de leur coloris et de la vivacité de leur éclat ; elles ne nous offrent rien d'assez net pour nous fixer et nous permettre d'en indiquer le sujet.

Ainsi que nous l'avons fait en quittant le jardin des Orangers, il convient de dire quelques mots sur celui qui sépare le kiosque de la cour de l'État-Major, et qui est, du reste, le plus vaste du palais. La colonnade qui l'encadre n'a pas moins de 20 mètres de large sur 25 de long, et présente dix arcades sur sa face la plus étendue. L'ouverture des arcades est, en moyenne, de deux mètres d'un pilier à l'autre.

Il faut descendre cinq marches pour entrer dans ce

jardin. On y remarque un bassin carré en marbre avec jet d'eau, dont les parois sont richement couvertes de sculptures. L'eau de ce bassin étant insuffisante pour l'arrosage, on avait eu le soin d'en avoir toujours un certain approvisionnement en réserve dans des citernes construites sous le sol des deux jardins.

Lorsque le bey voulut créer ces parterres, il mit en réquisition tous les juifs de la ville et les força à apporter dans des couffins la terre végétale dont il avait besoin. Les travailleurs devaient entrer dans le palais pieds nus, successivement et en silence, et avoir la précaution, pour ne pas s'exposer à une grêle de coups de trique, de ne laisser tomber aucun atôme de terre sur les marbres des galeries.

On planta ensuite de nombreux arbres fruitiers, des figuiers, des vignes, et même des oliviers. Pendant longtemps, ce parterre, où ne se voient aujourd'hui que des fleurs ou des arbustes d'agrément, offrit l'aspect d'un verger touffu, où vivaient en liberté des gazelles, des paons et des pintades, ce qui devait égayer considérablement cet intérieur.

Le grand bâtiment à un étage, qui sert actuellement de façade au palais, contient un certain nombre de chambres qui servaient jadis à l'habitation des femmes ou à serrer des effets. Dans le logement qui est aujourd'hui celui du commandant de place, se trouvaient deux jeunes filles d'une grande beauté, enlevées, l'une chez les Hanencha, l'autre à Ioukès, près de Tebessa. S'étant parées un jour de leurs plus riches costumes, elles attendaient ensemble l'heure du défilé officiel devant le bey. Un des nègres de la driba, voulant sans doute prouver son zèle, accourut

auprès de son maître et le prévint qu'il avait vu les deux jeunes femmes regarder par une fenêtre et faire des signes à quelqu'un de la ville. Pour un homme aussi ombrageux qu'El-Hadj Ahmed, une telle faute était impardonnable et choquait trop les idées de bienséance qu'il s'était faites ; il aurait dû cependant songer qu'à travers des fenêtres aussi étroites que des créneaux, les communications ou même les signaux ne pouvaient offrir de bien grands dangers. Néanmoins, sur la simple déclaration du nègre, il monta dans la chambre des deux esclaves et commença par les rouer de coups. Les pauvrettes protestaient de leur innocence ; mais de plus en plus animé par la colère, El-Hadj Ahmed renversa l'une d'elles, et avec un tout petit couteau dont il se servait pour tailler ses ongles, il lui fendit la bouche jusqu'aux oreilles.

Le tour de l'autre allait venir ; la vue du sang grisait le bey, et, dans ses moments de fureur, ses yeux prenaient une expression de férocité qui faisait trembler : il n'épargnait alors personne. Se précipitant donc sur la seconde, déjà glacée d'effroi, il la tint droite contre un mur et, toujours avec le même petit couteau, il lui perça les seins.

Après ces ignobles maltraitements, les deux malheureuses furent conduites à la Kasbah et précipitées dans les citernes romaines, où gisaient déjà tant d'autres victimes.

Quelques mois avant notre seconde expédition contre Constantine, un Maure d'Alger nommé Mustapha fut envoyé ici pour examiner les moyens de défense préparés en prévision d'une nouvelle attaque. En même temps que lui, arrivait aussi un autre agent secret porteur d'une

lettre d'avis écrite par un personnage indigène d'Alger qui entretenait avec le bey une correspondance très-suivie.

El-Hadj Ahmed, prévenu de la mission de notre espion, se le fit amener immédiatement et le reçut dans la chambre où est actuellement le bureau de l'état-major de la place.

Il commença par lui faire raconter ce qui se passait à Alger, si de nouvelles troupes étaient envoyées de France et enfin si nous avions réellement l'intention de faire une nouvelle tentative sur Constantine. Quand il eut appris tout ce qu'il voulait savoir, il montra à Mustapha la lettre qui dévoilait sa mission. Celui-ci, éperdu, se jetta aux pieds du bey, implorant sa clémence. Un ricanement étrange accueillit ses lamentations : El-Hadj Hamed, le repoussant impitoyablement, lui ouvrit le ventre d'un coup de yataghan.

Je ne m'appesantirai pas plus longtemps sur tous ces atroces détails, qui malheureusement appartiennent à l'histoire.

Au fond d'un couloir, à côté du bureau de la place, existe une vaste chambre ornée comme toutes celles du palais, et qui nous a longtemps servi de salle d'audience du Conseil de guerre. C'était jadis la mahakma, où se réglaient les affaires à la fois administratives et judiciaires. Le bey donnait chaque matin audience à ceux de ses sujets qui avaient des plaintes à lui soumettre, et, de plus, il tenait tous les vendredis, après la prière de midi, un lit de justice solennel, où il recevait publiquement les réclamations des habitants de la ville et de la campagne. Les plaignants se prosternaient au pied du trône (koursi)

et criaient : « Nous demandons la justice de Dieu contre notre kaïd, notre cheïkh, notre amin (ou tel autre), qui nous a lésés. »

Le plus souvent c'étaient des Arabes qui venaient accuser leur chef. Celui-ci alors était mandé, et s'il n'avait pas de protecteurs assez puissants pour lui assurer l'impunité, Ahmed bey prononçait la destitution. Dans le cas contraire, les plaignants étaient emprisonnés, bâtonnés, et quelquefois même le prince saisissait l'occasion pour frapper toute la tribu d'une amende au profit du beylik.

Si le kaïd ou le cheïkh était révoqué, il en recevait l'avis par une lettre où le bey lui ordonnait de n'avoir plus à se mêler des affaires de sa tribu, et lui demandait le sceau insigne de sa dignité. Le plus souvent, il arrivait que le fonctionnaire disgracié était mis à mort, ou tout au moins jeté en prison, s'il n'avait le bon esprit de s'enfuir.

Lorsque des condamnations à mort étaient prononcées, on conduisait les victimes hors du palais par une porte voisine de l'appartement des femmes et on les entraînait à la driba, maison de supplice, d'où elles étaient, suivant leur rang, étranglées ou décapitées. On jetait leurs corps ensuite dans un puits profond qui existait au centre de ce lieu lugubre. Rien n'était plus fréquent que ces tueries, ordonnées souvent sous le plus léger grief, et Aïcha, l'une des anciennes femmes d'Ahmed, de qui nous tenons cette particularité, nous a affirmé qu'il était peu de jours où, des fenêtres grillées du harem, elle ne vît franchir à quelque malheureux le seuil de la terrible porte qui conduisait à la driba (1).

(1) F. Mornand.

Nous avons dit déjà, en entrant dans le palais, qu'un côté de la ruelle du Derb aboutissait à Dar oum en-Noun, domaine patrimonial d'El-Hadj Ahmed. Nous aurions pu pénétrer dans cette maison par la porte de communication qui existe dans un angle de la cour des orangers; mais nous avons dû réserver sa description, afin de ne pas trop égarer le visiteur dans ce labyrinthe de logements. Dar oum en-Noun, aujourd'hui hôtel de la subdivision, est précédée d'une skifa ou vestibule orné de jolies colonnettes en marbre, qui reposent à droite et à gauche sur des bancs maçonnés, comme on en voit à l'entrée des belles maisons d'Alger. Ce vestibule des habitations mauresques servait de salon de réception pour tous les visiteurs étrangers à la famille, qui, par conséquent, n'étaient pas admis à pénétrer dans la cour intérieure, exclusivement réservée aux femmes. Une porte massive et garnie de ferraille donne entrée sur cette cour, autour de laquelle existe une double rangée d'arcades superposées. Cette maison est de dimension ordinaire. Plusieurs chambres ouvrent sur les galeries du rez-de-chaussée et du premier étage. Quoique très-propre avec son dallage et ses colonnes en marbre, elle n'offre pas ce luxe éblouissant que l'on remarque dans le reste du palais.

C'est là que logeait autrefois El-Hadja Rekïa, mère d'El-Hadj Ahmed. Douée d'une intelligence et d'une activité peu communes, c'était elle qui avait en quelque sorte l'intendance du palais, et réglait les nombreuses dépenses que nécessitait l'entretien de tout le personnel féminin du sérail de son fils. Autour d'elle vivaient les quatre femmes légitimes du bey, nommées:

Aïchouch, fille d'El-Hadj Abd es-Selam el-Mokrani ;
Metmacera, des Oulad ben Gana ;
Guermïa, fille de Debah,
et Khedoudja bent El-Khoudja.

Je ne cite que les dernières, c'est-à-dire celles qu'emmena le bey en évacuant Constantine, quelque temps avant la prise de la ville. Il en avait eu d'autres qui moururent ou furent divorcées précédemment, mais leur nombre ne s'éleva jamais au delà de quatre, conformément aux prescriptions du Coran. L'existence des femmes légitimes était la même que celle de leurs rivales, les concubines du sérail. Tout ce qui s'élève au-dessus des sens, tout ce qui est du domaine de l'intelligence et de la pensée avait été étouffé chez elles au profit des instincts matériels. Leur seule occupation était de se parer, de *se faire belles*, pour obtenir les faveurs et les préférences du maître. Ces préférences faisaient naître parfois dans ce troupeau de femmes de violents sentiments de jalousie et de haine, que les circonstances particulières de la vie du sérail, de l'oisiveté surtout, contribuaient à développer et à étendre.

V.

Maintenant que j'ai achevé de donner une idée générale du plan et de la distribution du palais, je n'ai plus qu'à ajouter quelques dernières réflexions.

Un reproche que l'on est en droit d'adresser aux architectes de ce ravissant édifice, qui peut rivaliser d'élégance avec tout ce qui, en ce genre, existe en Algérie, c'est de

ne pas lui avoir donné plus de solidité. Comment se fait-il, en effet, qu'on ait négligé cette partie importante de sa construction ? Moins d'un demi-siècle à peine a suffi pour lui imprimer un caractère qui semble le faire remonter à une époque bien plus ancienne ?

Sa construction, nous l'avons dit, fut aussi prompte que la pensée du maître ; ses murs surgirent comme par enchantement, et il en résulta que, par négligence ou par imprévoyance, les ouvriers bâtirent sans fondations. Constantine, nous avons pu l'observer nous-même, ne se ressentit que légèrement des tremblements de terre de 1856, qui causèrent tant de désastres sur le littoral de la province, surtout à Djidjeli. Dans le palais cependant, de nombreuses lézardes se déclarèrent ; quelques colonnes perdirent leur aplomb et inspirèrent des craintes sérieuses. Les ogives qui ornent l'ancien kiosque du bey se disloquèrent, menaçant de s'affaisser, si une nouvelle secousse les eût ébranlées. On dut étayer ce pavillon à l'aide d'un fort éperon en maçonnerie et de barres de fer solidement scellées, pour empêcher l'écartement des murs latéraux. On s'aperçut alors, par hasard, qu'il n'existait pas de fondations et que le kiosque reposait sur des substructions mouvantes. On creusa en sous-œuvre, et ce n'est qu'à cinq mètres de profondeur que l'on trouva de vieux murs romains en pierres de grand appareil, sur lesquels on put élever de nouvelles fondations.

En 1861 et 1862, des travaux de la même nature ont été entrepris. A l'aide de puits creusés dans le jardin des orangers, on a fait des fondations à la grande galerie à triple rangée de colonnes sur laquelle ouvrent le kiosque et la salle dite des conférences. Une partie de cette ga-

lerie, construite sur un caveau, reposait sur des poutrelles rongées par l'humidité, dont l'affaissement aurait infailliblement entraîné la chute de tout ce côté de l'édifice. Du reste, pendant les travaux exécutés en 1865 pour abaisser le niveau de la place, on a pu se convaincre, en déchaussant la façade du palais pour y faire des trottoirs, que tous ces murs étaient d'une solidité problématique. Des taches noires accusent, en outre, la trace d'infiltrations très-nuisibles qui les minent lentement. D'un autre côté, les combles et la toiture elle-même auraient besoin d'être refaits et considérablement allégés.

Le palais a eu besoin jusqu'ici de soins permanents, et malgré tous ceux que l'on a mis, avec le plus grand zèle, à le préserver d'une ruine plus ou moins prochaine, son manque de solidité nous fait craindre encore pour sa conservation.

Cet édifice terminé d'hier, qui présente tant d'éléments propres à faire connaître le plan et les détails de l'architecture algérienne, mériterait d'être classé au nombre des monuments historiques. On ne se bornerait pas alors à réparer périodiquement les dégradations qui se déclarent, mais, par des travaux de suite et d'ensemble, entrepris sur une vaste échelle, on lui donnerait plus de solidité.

En signalant ces vices, nous croyons en avoir démontré la cause ; toutefois, nous avons encore quelques observations à présenter. L'architecte à qui serait confiée la mission de diriger ces grands travaux devrait faire entière abstraction de ses goûts, de son individualité, et sacrifier, en un mot, la tendance que l'on a généralement de vouloir innover, ce qui, toujours et inévitablement, altère le caractère primitif d'un monument. Cependant, pour

que cette œuvre de restauration et, en même temps, d'embellissement, fût complète, il faudrait saisir cette occasion pour abattre les maisons branlantes et minées par les infiltrations souterraines qui composent actuellement sa façade sur la place.

Il est dommage, en effet, que ce délicieux édifice soit déshonoré par ces grands murs sans caractère. Il conviendrait donc de les faire disparaître, pour qu'ils ne masquent plus les portiques intérieurs et les massifs de verdure qui ornent les jardins.

Si mon idée recevait son accomplissement, on pourrait élever sur le premier plan une allée d'arcades marquées au sceau du même style, c'est-à-dire dans le genre de celles qui se voient à Alger, devant la mosquée de la rue de la Marine. Au-dessus de ces arcades, régnerait une grande terrasse ornementée à la manière orientale.

A droite et à gauche seraient deux pavillons, l'un pour le logement d'un concierge et l'autre servant de poste à la garde d'honneur du général commandant la province. Des marches monumentales donneraient au palais une physionomie grandiose ; il n'en serait dès lors que plus élégant et toujours digne de l'attention et de l'admiration du voyageur.

Constantine, mars 1867.

L. FÉRAUD,

Interprète de l'armée.

CONSTANTINE. — TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE L. ARNOLET.